

Un officier du 41^e régiment d'infanterie dans les tranchées d'Artois : les lettres du sous-lieutenant Alesté à son épouse (février-juin 1915)

« Mille tendresses à vous deux. Amitiés à toute la famille » : tels sont les mots que, le 14 juin 1915, Joseph Alesté, sous-lieutenant au 41^e régiment d'infanterie (RI), griffonne sur la carte qu'il envoie à son épouse et son jeune fils, à la veille d'une nouvelle offensive sur le front d'Artois. Cette carte sera la dernière. Deux jours plus tard en effet, il est tué dans le secteur de Roclincourt (Pas-de-Calais).

Les hasards d'un versement récent aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine ont permis de mettre au jour la correspondance particulièrement riche de cet officier rennais, une source d'autant plus intéressante que les témoignages émanant de combattants du 41^e RI sur cette période de la guerre sont très rares¹ : si l'on dispose bien du récit de Georges Veaux pour les trois premiers mois du conflit, de quelques correspondances pour les combats de Belgique ou de la Marne, les taux de pertes du régiment d'infanterie de Rennes sont tels entre son baptême du feu à Charleroi le 22 août 1914 et les combats en Artois début octobre, autour de Neuville-Vitasse, que nombre de Rennais et de Bretons mobilisés en son sein début août ont été tués ou blessés². Ceux qui les remplacent sont, pour une part non négligeable, originaires d'autres régions, rendant l'accès à leurs écrits plus difficile aux chercheurs³.

1. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003. Les auteurs remercient Éric Joret de leur avoir signalé ce fonds familial qui illustre, de manière plus générale, l'intérêt de ce type de versement pour la recherche universitaire.

2. Voir notamment Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de l'Ouest, carnet de route publié avec l'autorisation du ministère de la Guerre : Charleroi, Guise, la retraite, la Marne, la poursuite, Reims, Craonne, la course à la mer, Arras, Vermelles, l'Yser, Rennes, Oberthür, 1917* et Patrick MOUGENET, « "Pour Dieu, pour la France en avant !" Sentiment national et premières semaines de la Grande Guerre vécues par Joseph Carrée, soldat français », *Historiens et géographes*, 1996, n° 355, p. 21-42. À notre connaissance, seuls une autre correspondance et un carnet de route de soldats du 41^e RI — inédits à ce jour — éclairent cette période.

3. Voir, par exemple, les clichés laissés par l'aspirant marseillais Henri Bertin-Maghit, mis en ligne à l'adresse suivante : <<http://www.41emer1-1418.fr/>>.

Joseph Alesté est en fait un Rennais d'adoption. Originaire de Crozon — il y est né le 23 janvier 1883 —, il est le fils d'un couple de boulangers de la petite commune du Finistère qui semblent prospérer : son père est qualifié de négociant à son décès en 1908, tandis que sa mère est rentière en 1909, lorsque Joseph se marie. L'on ne sait rien des études — sans doute de droit — qu'il a suivies : il devient en effet greffier de la justice de paix de Ploërmel vers 1905-1908 tandis que ses moyens financiers lui permettent d'obtenir le « certificat de capacité valable pour la conduite d'une voiture automobile à pétrole », chose encore rare avant-guerre⁴.



Illustration 1

Signe d'aisance et symbole de modernité, le « certificat de capacité à conduire une automobile », délivré à Joseph Alesté, à Rennes en 1913.

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

En 1913 d'ailleurs, il apparaît comme « propriétaire » dans l'annuaire d'Ille-et-Vilaine, ce qui laisse entendre qu'il n'exerce plus aucune activité professionnelle : on le sait en effet à la tête d'un patrimoine appréciable, sans doute deux appartements à Rennes mais aussi une villa à Morgat, louée aux touristes à la belle saison. En fait, il semble, à la lecture de sa correspondance du début de l'année 1915, qu'il est devenu, juste avant la guerre,

4. Joseph Alesté est propriétaire d'une Peugeot, type V4 D, déclarée en préfecture le 9 mars 1914.

vendeur d'automobiles pour la succursale Peugeot de Rennes⁵. Ainsi, sans vivre dans l'opulence, Joseph Alesté est cependant un homme « installé ».

Son mariage à Rennes, le 28 juillet 1909, avec Marcelle Guillaume, fille d'un des notables de la ville, est venu conforter sa position sociale. Wilfrid Guillaume, son beau-père, est en effet un architecte réputé, à l'instar de son frère cadet Eugène⁶. Certes, il est avant tout architecte vérificateur des travaux pour la ville ; il n'en mène pas moins de front une activité libérale et c'est à lui que l'on doit, par exemple, l'usine de confection militaire Colin, boulevard de Chézy, l'actuelle école d'architecture. Wilfrid Guillaume a aussi été élu conseiller municipal dans l'équipe conduite par Jean Janvier en 1908⁷. Ses compétences professionnelles le désignent pour suivre la réalisation d'un certain nombre de projets lancés par la nouvelle municipalité ou hérités de la précédente équipe, celle conduite par Eugène Pinault, qu'il s'agisse de l'achèvement du palais du Commerce ou de la « couverture de la Vilaine entre les ponts de Berlin et de Nemours ». La famille Guillaume est d'ailleurs installée au 1, rue Chalais, non loin de ces deux ponts. Outre Marcelle, Wilfrid Guillaume



Illustration 2

Joseph Alesté et Marcelle Guillaume avant la guerre

Un couple d'apparence aisée, photographié de façon conventionnelle dans un confortable intérieur bourgeois de l'époque.

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

5. Voir, ci-dessous, sa lettre du 19 mars 1915.

6. Sur cette dynastie d'architectes, voir Laetitia GUILLOU, « Les Guillaume, une famille d'architectes rennais, 1879-1938 », *Bulletin et mémoires de la SAHIV*, 2007, t. CXI, p. 327-353.

7. Jean-Yves ANDRIEUX, Catherine LAURENT (dir.), *Quelques souvenirs : Jean Janvier, maire de Rennes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000 ; Laetitia GUILLOU, « Les Guillaume, une famille... », art. cité.

et son épouse, Reine Lerussard, ont eu deux garçons : Wilfrid fils, après des études de droit, est un temps rédacteur à la préfecture d'Ille-et-Vilaine avant, en 1913, de quitter Rennes pour Paris où il travaille pour une société d'assurances ; quant à Georges, il est architecte, comme son père, et épousera Gisèle, la fille de Louis Gauvin, l'architecte de la ville de Vitré⁸.

Sans doute est-ce en son honneur que le fils de Joseph Alesté et de Marcelle Guillaume, né en mai 1912, est prénommé Georges : c'est lui que le sous-lieutenant du 41^e RI surnomme « Di » dans les lettres qu'il envoie à son épouse à compter du mois d'août 1914. Le fonds déposé aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine est en effet bien plus étendu que ce que pourraient laisser à penser les 40 courriers ici publiés — un télégramme, 13 cartes et 26 lettres — ; on y trouve une trentaine d'autres missives écrites par Joseph Alesté à son épouse d'août 1914 à février 1915, alors qu'il sert au 13^e régiment de hussards, mais aussi quelques lettres de ses beaux-frères, Wilfrid, engagé volontaire au 41^e RI, et Georges, mobilisé comme sapeur téléphoniste au 8^e régiment du génie, ou encore d'amis de la famille.

Le choix fait ici a été de n'éditer que les lettres envoyées par Alesté à compter de sa promotion au rang d'officier et de sa mutation au 41^e RI, le 20 février 1915, en ce qu'elles éclairent — nous l'avons dit — un épisode mal connu de la guerre de ce régiment rennais, celui qui correspond à l'offensive d'Artois à la fin du printemps 1915, jusqu'à l'avant-veille de la mort de Joseph Alesté, le 14 juin 1915. Elles permettent aussi et surtout de mieux saisir, « au ras du sol », les conséquences humaines de la stratégie française à cette période du conflit, notamment en ce qui concerne le corps des officiers.

Du 13^e hussards au 41^e RI

Ce n'est qu'en février 1915 que Joseph Alesté rejoint le 41^e RI dans la région d'Arras⁹. Mobilisé dès le début du mois d'août 1914, il a en effet servi jusqu'alors au 13^e hussards, le régiment dinannais chargé d'éclairer les troupes du 10^e corps d'armée (CA), basé à Rennes avant-guerre. Maréchal des logis de cavalerie depuis son service militaire fait comme engagé volontaire à Dinan, en 1903-1905, il est l'un des 12 sous-officiers de réserve composant, avec cinq officiers, eux aussi réservistes, l'encadrement du 7^e escadron de ce régiment, un escadron alignant quelque 150 cavaliers¹⁰. Cependant, au contraire des autres unités du 13^e hussards, parties pour les frontières dès les premiers jours d'août et rapidement engagées contre les *uhlans*, en Belgique

8. Georges Guillaume meurt à Rennes le 5 août 1926 ; *L'Ouest-Eclair*, 6 août 1926.

9. Kévin RAGOT, *Étude épistolaire d'un soldat de la Grande Guerre d'après les lettres de Joseph Alesté, sous-officier de cavalerie puis officier d'infanterie (août 1914-juin 1915)*, mémoire de master 1 métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), université Rennes 2, 2013.

10. Arch. dép. du Finistère, 1R1302, registres matricules du bureau de Brest, classe 1903, et SHD/DAT, 26 N 898/16, JMO du 7^e escadron du 13^e hussards, août 1914.

entre autres, le 7^e escadron embarque à Dinan le 10 août pour Lorient. Durant un mois, les hussards y assurent, aux côtés de territoriaux, la défense de la place : l'on craint en effet, ici comme à Brest ou à Cherbourg, une opération allemande contre les principaux ports militaires du Ponant, voire un débarquement. Ce n'est donc que le 25 septembre que Joseph Alesté gagne la zone des armées et débarque à Conchy-les-Pots, aux confins de l'Oise et de la Somme, non sans avoir transité pendant une dizaine de jours par Alençon, le temps d'intégrer le 7^e escadron du 13^e hussards à la 7^e division d'infanterie (DI), une division mobilisée à Argentan, Alençon, Chartres, Dreux mais aussi Paris, et dépendant du 4^e corps, celui centré sur Le Mans.

Là, engagé aux côtés du 14^e hussards dans les opérations qui conduisent à la stabilisation du front dans le secteur situé entre Roye et Amiens, alors que se termine la « course à la mer », les hussards bretons connaissent les premiers bombardements, les premières blessures. Le maréchal des logis Alesté y découvre ce qui fait désormais la vie sur le front — les difficultés de ravitaillement, le froid, la boue, l'impossibilité de changer de linge, voire « l'accueil [...] hostile » des habitants, ainsi que le note le Journal des marches et opérations (JMO) de l'escadron au sujet du village de Lignières le 21 octobre... — sans pouvoir accéder à ce qu'il avait espéré depuis août : les combats. Certes, il raconte bien, dans un courrier du 1^{er} novembre 1914, combien la guerre « n'est pas si terrible qu'on le croit », expliquant comment il a « déjà fait quelques prisonniers allemands et en [a] enfilé 3 le même jour avec [s]on sabre » : rien dans les journaux de marches du 7^e escadron ne laisse cependant entendre que la chose fût possible à des cavaliers de cette unité dont la mission se limitait aux liaisons entre les deux divisions du 4^e corps d'armée et à la garde de quelques civils picards soupçonnés d'espionnage au profit de l'ennemi.

Depuis la fin du mois d'août 1914, Alesté évoque cependant régulièrement son souhait d'obtenir une promotion et de servir sur le front. Dès le 31 de ce mois, il suggère à son beau-père de faire intervenir dans ce but le préfet d'Ille-et-Vilaine, Lucien Saint. Le 14 octobre 1914, il écrit à son épouse qu'il « croi[t] savoir » qu'il doit être « nommé sous-lieutenant sans tarder ». Pourtant, si le JMO du 7^e escadron signale bien toute une série de promotions à la date du 22 octobre, Alesté n'est pas concerné. Il y revient encore dans ses courriers en décembre et en janvier, à plusieurs reprises, se plaignant de la rapide ascension d'un de ses camarades, parti brigadier, promu sous-officier à l'entrée en guerre, adjudant à Lorient, sous-lieutenant à Alençon, tout cela « parce qu'on s'est occupé de lui » (lettre du 13 décembre 1914). L'ennui dans lequel se morfondent les hussards dans ce secteur du front y est pour beaucoup sans doute car, même si l'escadron est équipé de mousquetons et de baïonnettes à compter du 22 décembre, ses missions n'évoluent guère¹¹. Un départ pour le secteur

11. Les lettres de Joseph Alesté témoignent pour une part de cet ennui. Les JMO aussi, comme à la date du 28 décembre 1914 lorsqu'ils relatent l'histoire de ce hussard « qui s'est enivré, casse les vitres du cabaret dont il se fait expulser et se coupe sérieusement l'avant-bras », SHD/DAT, 26 N 898/16, JMO du 7^e escadron du 13^e hussards, 28 décembre 1914.

de Saint-Hilaire-le-Temple (Marne) fin décembre 1914 puis pour l'Aisne le 15 janvier 1915 n'y change rien.

Faute de promotion dans la cavalerie, Joseph Alesté fait donc, à l'instar de nombreux cavaliers, officiers comme sous-officiers, une demande pour passer dans l'infanterie, seule possibilité pour lui d'être nommé sous-lieutenant rapidement. Le JMO du 7^e escadron évoque cette demande, commune à Alesté et à un de ses camarades, le maréchal des logis Magadoux, à la date du 4 février 1915. Les deux hommes sont reçus le 8 par le général Boëlle, commandant le 4^e CA, qui décide de soutenir leur demande. Le 22, les deux hommes apprennent qu'ils ont été promus au grade de sous-lieutenant à la date du 20 février¹². Magadoux rejoint le 104^e RI qui dépend de la même division. Alesté a, lui, choisi le 41^e RI de Rennes, espérant sans doute y retrouver des connaissances, peut-être aussi — plusieurs lettres de mi-février le laissent entendre — devoir faire un détour par le dépôt du régiment et revoir ainsi sa famille. Il n'en est rien cependant : ce 22 février, il reçoit l'ordre de rejoindre le secteur du 10^e corps, près d'Arras, en transitant par la gare régulatrice du Bourget et Paris ; c'est la raison du télégramme daté de ce jour, dans lequel il demande à son épouse de le rejoindre près de Saint-Lazare. Rien ne permet de savoir si cette rencontre fut possible. En revanche, l'on apprend par ses courriers de mi-mars 1915 que l'officier a pu passer trois semaines à Rennes, au dépôt de son nouveau régiment, loin du front et de la guerre.

C'est en Artois, dans la seconde quinzaine du mois de mars 1915, que le sous-lieutenant Alesté rejoint le 41^e RI. Là, il retrouve des connaissances, notamment le capitaine Thébault, commandant la 12^e compagnie, qui résidait jusqu'en août 1914 dans la même rue que les Alesté à Rennes. Le beau-frère de Joseph, Wilfrid Guillaume, caporal au 41^e RI, a par ailleurs déjà connu la vie des tranchées près d'Arras, jusqu'à ce qu'une blessure par balle au bras le contraigne à une évacuation vers un hôpital de la Nièvre le 10 décembre. Le régiment de Rennes, rattaché à la 19^e DI, occupe en fait ce secteur du front d'Artois depuis l'automne 1914, à l'instar de l'ensemble du 10^e corps d'armée. Si les combats y ont parfois été meurtriers, notamment début octobre 1914, autour de Neuville-Vitasse — il faut 2 100 hommes de renfort le 15 de ce mois pour reconstituer les effectifs du régiment, en théorie de quelque 3 300 combattants —, l'hiver a contribué à figer partiellement les lignes. Les semaines passent alors lentement, marquées par l'alternance des séjours en première ligne et des périodes de repos, les bataillons du 41^e se relevant les uns les autres, le 70^e RI de Vitré, qui appartient à la même 38^e brigade, remplaçant le 41^e avant que celui-ci ne prenne à nouveau sa place. Les unités bretonnes y découvrent la guerre des mines, particulièrement éprouvante moralement, au cours de laquelle les ennemis se rendent coup pour coup. Ainsi, le 26 février 1915, alors que le secteur « est calme » selon les JMO du régiment, « vers 15 h, on signale que les Allemands, grâce à une galerie de mine,

12. SHD/DAT, 26 N 898/16, JMO du 7^e escadron du 13^e hussards, février 1915.



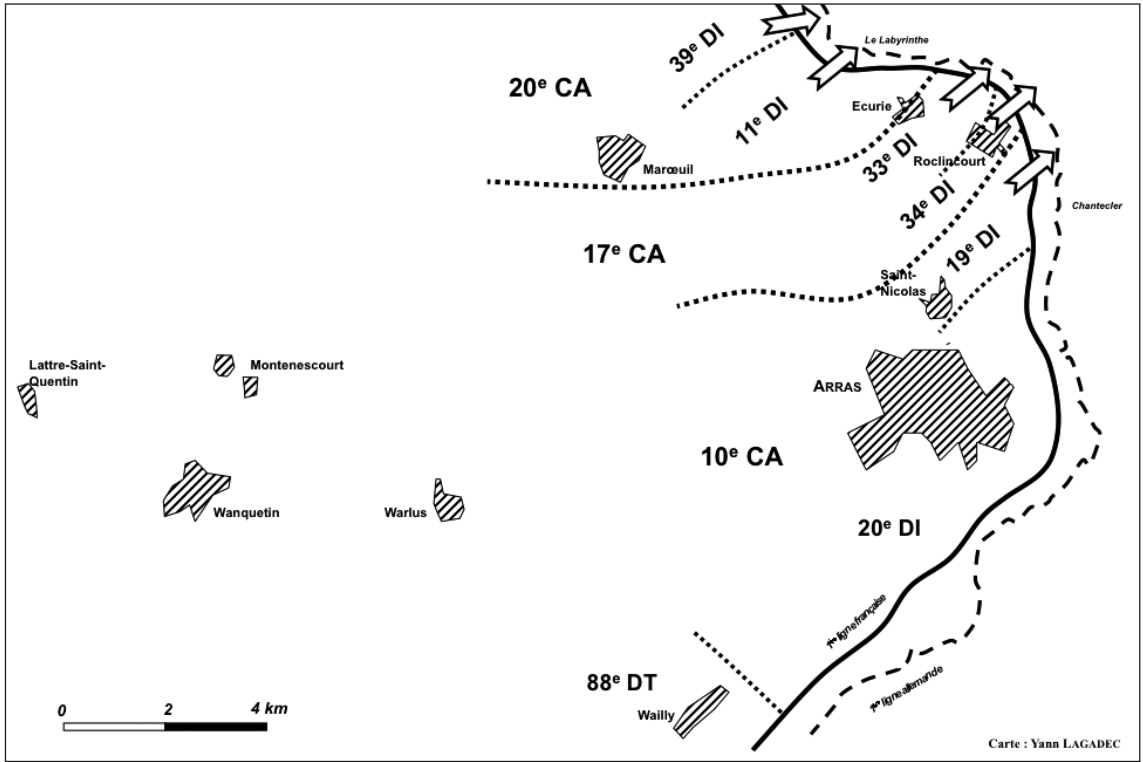
Illustration 3
Joseph Alesté au 41^e RI début 1915,
dans la tenue réglementaire de l'infanterie
 (Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

se sont approchés tout près des tranchées de la 3^e Cie »¹³. « On s'en aperçoit à temps » cependant. La réponse ne tarde pas : « les travaux de contre-sape commencent pour camoufler ». Mais la « mine allemande saute à 2 h du matin », sans conséquences apparemment pour les fantassins rennais. Courant mars 1915, ce sont les « gros projectiles dits torpilles » utilisés par l'ennemi qui font leur apparition dans ce secteur : « ces projectiles qui mesurent près d'un mètre de haut et 35 cm de diamètre » blessent alors plusieurs combattants du régiment.

C'est au cours de cette période que le régiment reçoit la visite de Théodore Botrel, « le barde breton engagé au 41^e et détaché au ministère de la Guerre¹⁴ ». Le 28 avril, le chanteur « est reçu dans la matinée au Cercle des officiers » et,

13. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI.

14. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 28 avril 1915.



Carte 1

Les secteurs d'opération du 10^e corps d'armée en Artois, février-mai 1915

l'après-midi, « il fait une petite conférence aux soldats. Les chansons du bivouac obtiennent un grand succès » à en croire les JMO. L'artiste compose d'ailleurs, « à brûle pourpoint, une chanson de marche pour le 41^e sur l'air *On m'assassine*, refrain du régiment. » Dans ses lettres, Joseph Alesté ne parle guère de cette visite à son épouse. Considère-t-il ce passage du « barde aux armées » comme sans intérêt ? Peut-être. Il est cependant plus probable que tous les courriers du couple n'aient pas été conservés : l'on n'a ainsi plus que trois lettres entre le 16 avril et le 8 mai 1915, alors qu'elles sont plus nombreuses pour les périodes qui suivent et qui précèdent la seconde quinzaine d'avril.

Ce 8 mai cependant, le sous-lieutenant, qui commande désormais une section de la 7^e compagnie du 41^e, annonce à sa « petite femme chérie » que « c'est pour demain », évoquant à demi-mot le déclenchement de ce qui va devenir l'offensive d'Artois voulue par Joffre : le 9, six corps d'armées doivent attaquer entre Notre-Dame-de-Lorette et le Labyrinthe, le 10^e CA occupant le flanc droit du dispositif.

«Je suis enfin content de taper un bon coup» : l'offensive du 9 mai 1915

«Nous partons à deux heures pour ~~xxxxx~~. Je n'ai pas encore le droit de te l'écrire, et demain, à cette heure-ci, il se sera passé de grandes choses», écrit ce 8 mai au soir le sous-lieutenant Alesté. Et de préciser :

pour ma part, je suis enfin content de taper un bon coup. Le moral de mes hommes est aussi excellent, et je crois que demain/après-demain et pendant tous les jours où il faudra se battre pour assurer enfin la victoire finale, je suis certain de pouvoir compter sur mes hommes pendant tout le temps qu'il faudra.

Ce soir, je leur ai fait une petite causerie avant le grand départ. Je leur ai dit que cette fois, il fallait coûte que coûte que notre attaque réussisse, sans quoi la guerre pouvait encore durer très longtemps, ce qu'ils ne veulent pas, à aucun prix. [...] Ils sont donc tous décidés à se battre comme des lions et à vendre chèrement leurs vies.

En ce qui le concerne plus directement, s'il demande à son épouse d'avoir «toujours soin de [son] fils», il confesse : «cela me sera égal d'être blessé et de souffrir à mon tour, pour payer ma dette à la Patrie, comme mes camarades». Cette lettre ressemble à plusieurs autres écrites, ce jour-là, par d'autres combattants du 10^e corps d'armée qui savent, eux aussi, l'importance de ce qui va se jouer le lendemain, ou les risques encourus, des risques qui les poussent à se confier plus longuement que d'habitude à leurs proches. C'est le cas par exemple de celle de Jules Lachiver, instituteur des Côtes-du-Nord mobilisé au 70^e RI de Vitré, qui décrit à ses parents des soldats «pleins d'entrain, gais et décidés à en finir avec les barbares qui souillent notre sol depuis trop longtemps¹⁵». Le jeune sergent, dont le ton est très proche de celui d'Alesté, poursuit :

quand viendra le moment de l'assaut, quand sur toute la ligne les clairons sonneront la charge, alors toutes les pensées iront à la patrie, à la France et les cris de victoire poussés par toutes les poitrines montreront aux Boches que les fils des anciens de Valmy n'ont pas dégénéré et que, comme eux, il[s] savent vaincre ou mourir. [...] Il faut avoir de l'espoir et, ma foi, je pense encore passer entre les balles.

Si le capitaine Charles Mahé, commandant une compagnie du 48^e RI de Guingamp, émet quelques doutes dans ses carnets, les 7 et 8 mai, sur l'efficacité de la préparation d'artillerie, il n'en note pas moins l'impatience de ses hommes : «l'attente est énervante, écrit-il le 7. Beaucoup voudraient que ce soit fini. Il est certain que nous sommes soumis depuis quatre jours à des émotions sérieuses¹⁶». L'abbé Lelièvre, aumônier à la 19^e DI, se rappelle

15. Jules LACHIVER, *Lettres de guerre (août 1914-mai 1915)*. Jules Lachiver, déclaré «mort pour la France» le 9 mai 1915, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2000, p. 21.

16. Charles MAHÉ, *Le capitaine Charles Mahé au 48^e régiment d'infanterie de Guingamp : carnets et lettres de guerre (août 1914-9 mai 1915)*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006, p. 47.

avoir vécu des journées inoubliables en ce début du mois de mai auprès des poilus du 70^e RI :

Dans toute ma vie de prêtre, je ne puis trouver un seul jour qui ressemble même de loin à ces trois journées du 6, 7 et 8 mai 1915. Je visite à peu près tout le régiment et tout le régiment ou presque vient à l'aumônier, soit au coin d'une tranchée, soit dans la première cagna qui s'offre.

Ils viennent tous : paysans, nobles, industriels, sous-officiers de métier, pères de familles et comme ils s'humilient devant Dieu pour leurs fautes, si légères à mon sens, et tellement pardonnées d'avance, en raison de l'offrande qu'ils font, tous. Tous ils me disent : « Oui, oui monsieur l'aumônier, c'est de tout cœur, de tout cœur. » Quelques-uns ajoutent : « C'est dur tout de même, à cause de la femme et des enfants. » Alors, comme je pleure avec eux et que j'appuie un peu ma tête sur leur épaule, ils reprennent : « Mais, c'est de tout cœur, monsieur l'aumônier, de tout cœur. » Puis ils partent¹⁷.

Ces témoignages concordants sur ces derniers jours, ces dernières heures avant le déclenchement de l'attaque viennent confirmer les propos du sous-lieutenant Alesté. Mais ses lettres sont d'autant plus précieuses qu'il est le seul de ces témoins à sortir indemne des combats du 9 mai. Au 48^e RI, le capitaine Mahé est tué ; au 70^e RI, le sergent Lachiver est porté disparu tandis que l'abbé Lelièvre, grièvement blessé en montant à l'assaut, doit être évacué¹⁸. Seul le sous-lieutenant du 41^e RI peut donc témoigner, à travers sa correspondance, des jours qui suivent. Il ne le fait que tardivement d'ailleurs, à compter du 24 mai pour l'essentiel. Jusqu'alors, il s'est contenté de rassurer les siens, sans rentrer dans les détails du combat : « nous nous battons dur et la bataille est terrible », écrit-il le 12 mai. « Rien de nouveau, la lutte continue », indique-t-il le 18. Et, en effet, cette bataille est « terrible », ce dont témoignent, même imparfaitement, les JMO des différentes unités engagées, à commencer par ceux du 41^e RI.

Le 9 mai, ce sont en fait les troupes du 70^e RI qui, dans le secteur du saillant de Chantecler, sont en première ligne. Les 2^e et 3^e bataillons, accolés, forment les deux premières vagues, appuyés par le 1^{er} bataillon qui doit les suivre au plus près, une fois les tranchées allemandes atteintes : elles devront d'ailleurs être franchies sans que l'on s'y arrête. Le 70^e RI doit conduire l'attaque, entouré sur sa gauche par les Méridionaux du 17^e corps d'armée, sur sa droite par le 48^e RI de Guingamp. L'assaut est déclenché à l'heure prévue, 10 h 00. Si certains soldats du régiment de Vitré, ceux du bataillon de gauche, « avec un élan admirable, arrivent jusqu'aux tranchées allemandes de première ligne qu'[ils] dépassent », d'autres compagnies, « arrêtées par des fils de fer

17. Pierre LELIÈVRE (abbé), *Le fléau de Dieu (notes et impression de guerre)*, Paris, Ollendorff, 1922, p. 226-227.

18. Notons que le capitaine Laffiché, qui a laissé un journal qui évoque notamment les combats de 1914 et du printemps 1915 dans ce même régiment, est, lui aussi, tué le 9 mai 1915. Jean LAFFICHÉ, *Journal du capitaine Jean Laffiché, mort pour la France le 9 mai 1915*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 1998.

et défenses accessoires presque intacts, sont presque complètement anéantis par des feux flanquants venus du Triangle et du Saillant», deux ouvrages défensifs du secteur du Labyrinthe¹⁹. Les renforts envoyés n'y changent rien, non plus que les tirs de l'artillerie, difficiles à régler d'ailleurs du fait de l'imbrication des troupes françaises et allemandes en maints endroits. Une nouvelle attaque est lancée à 17 h 00, avec l'appui de deux compagnies du 41^e — les 3^e et 4^e —, jusqu'alors cantonnées un peu à l'arrière, sans plus de succès. Les troupes des deux régiments de la 38^e brigade reçoivent alors l'ordre «de conserver à tout prix le terrain acquis, de s'y enterrer, de creuser des sapes entre les lignes», ordre intenable sous le feu de l'artillerie allemande. Finalement, le commandement décide «de faire rentrer dans la parallèle de départ toutes les fractions avancées».

Le 10 mai, c'est au 41^e RI, passé en première ligne, de mener l'assaut dans le même secteur, à la jonction des 10^e et 17^e corps²⁰. Après une préparation d'artillerie de deux heures, l'ordre d'attaquer est donné à 17 h 00. Cependant, «à peine les 9^e et 12^e [compagnies] sont-elles sorties qu'une grêle de balles les décime» expliquent les JMO²¹. «L'attaque est alors arrêtée», les deux unités ayant perdu «les [trois quarts] de leur effectif». Le 11, une nouvelle attaque, menée cette fois par les 10^e et 11^e compagnies, en soutien du 71^e RI à droite et de troupes du 17^e CA à gauche, ne donne pas plus de résultats : «les 10^e et 11^e compagnies sont décimées», tandis que le bombardement ennemi, «terrible», cause des pertes importantes dans les unités restées dans les tranchées, «en grande partie [...] ébouées» d'ailleurs. Le 12, l'assaut qui doit être déclenché à 14 h 30 est finalement suspendu, le commandant du 41^e RI ayant appris que le 17^e corps, à sa gauche, ne compte faire qu'un «simulacre d'attaque» : le lieutenant-colonel Fédérpil obtient en effet de ses supérieurs de ne sortir des tranchées que si le corps voisin le fait. «Naturellement, personne ne bouge», notent les JMO, laissant transparaître un certain agacement face à l'inaction des soldats méridionaux²².

C'est à compter de ce 12 mai que Joseph Alesté semble reprendre sa correspondance, pour signaler tout d'abord qu'il est toujours vivant, pour donner

19. SHD/DAT, 26 N 658/14, JMO du 70^e RI, 9 mai 1915.

20. Les ordres successifs émanant du poste de commandement (PC) du général d'Urbal, commandant de la 10^e armée, en charge de cette offensive, insistent sur le fait que l'essentiel de l'effort repose sur les 9^e, 21^e, 33^e et 20^e CA. Les 17^e et 10^e CA, à la droite du dispositif, ne sont là que pour appuyer de manière indirecte les opérations des autres corps d'armée. Le fait est plus net encore à compter du 10 mai, lorsque certains moyens sont retirés à ces deux grandes unités, entre autres en matière d'artillerie lourde. On attend d'eux qu'ils se montrent suffisamment «agressifs» pour retenir des troupes allemandes face à eux plutôt qu'ils réussissent une éventuelle percée. Cette «agressivité» ne s'en révèle pas moins particulièrement meurtrière. Sur ce point, voir *Les armées françaises dans la Grande Guerre : tome III, Les offensives de 1915, Annexes, vol. 1*, Paris, Imprimerie nationale, 1925, p. 287-288.

21. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 9 mai 1915.

22. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 12 mai 1915. Le même type de remarque est formulé le 15 mai.

ensuite des nouvelles qui semblent, avec le recul, largement déconnectées de ce qui se passe dans ce secteur du front : « nous sommes en route pour Berlin », écrit-il le 15 mai par exemple²³. La réalité du terrain est tout autre, ainsi qu'il le décrit lui-même dans sa lettre du 24, rédigée « dans les tranchées » où le 41^e RI est soumis à un feu parfois intense depuis quinze jours et quinze nuits désormais. À l'instar de nombreux combattants, le sous-lieutenant s'empare contre les nouvelles colportées à l'arrière par la presse et sans doute rapportées dans un courrier précédent par son épouse :

Je suis heureux que les journaux réussissent à vous combler de joie à ce point, mais ici nous ne sommes pas de votre avis. Nous trouvons au contraire que cela va très mal.

Voici en effet notre action arrêtée une fois de plus, pourquoi puisque cela allez si bien. Les journaux ont oublié de vous dire le nombre des pertes, et si je te disais que c'est justement parce que ces pertes sont énormes que nous avons jugé à propos de cesser l'attaque. Le terrain gagné nous coûtait trop cher.

Et de préciser ensuite, de façon plus crue :

De mon côté, nous n'avons rien fait de bon que de perdre des hommes, j'en aurai long à dire à ce sujet après la guerre : nous nous sommes battus du 9 au 14 ; depuis nous occupons, comme par le passé, nos tranchées. Depuis le 9 au matin, je n'ai donc pu ni me laver ni me changer, nous sommes encore dans la tranchée jusqu'au 26, cela n'a rien d'agréable.

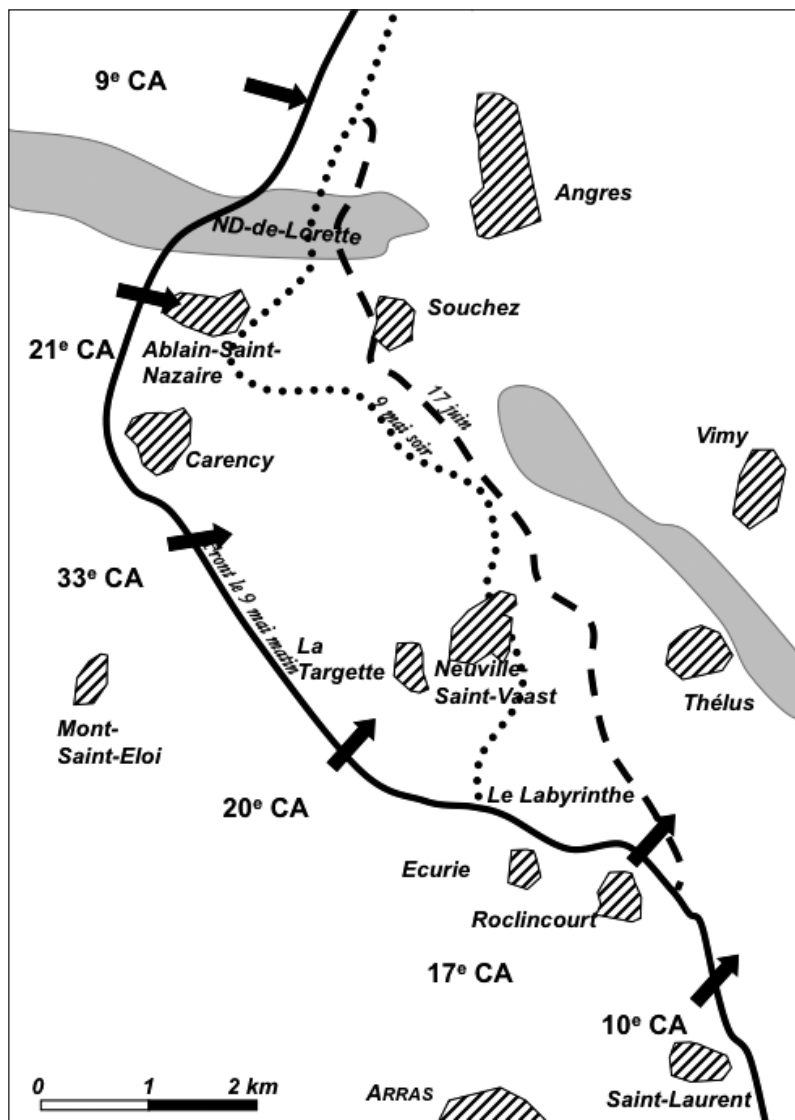
Sur les 300 m de distance qui nous séparent des Boches, gisent tous les corps de nos camarades, qu'il est impossible de ramener puisqu'il n'y a pas d'armistice. Cela commence à sentir très fort, dans quelques jours on ne pourra plus respirer²⁴.

L'ampleur des pertes — implicitement présentées comme inutiles —, les conditions de vie dans les tranchées, l'odeur des cadavres en décomposition : Joseph Alesté n'épargne aucun détail à son épouse, comme pour mieux souligner le décalage entre les communiqués officiels, repris par la presse, et la réalité vécue par les poilus. Et il est vrai que si le 41^e RI a — peut-être — un peu moins souffert que d'autres régiments, à commencer par le 70^e RI de Vitré, il n'en reçoit pas moins, le 24 mai, un renfort de 773 hommes en provenance des dépôts de trois régiments d'infanterie — celui du 41^e, mais aussi ceux des 2^e et 71^e de Granville et Saint-Brieuc —, qui permettent d'amener les effectifs à 2 100 officiers, sous-officiers et soldats au 4 juin, à peine deux tiers des effectifs théoriques. On peut ainsi estimer à quelque 1 500 le nombre de tués, blessés, disparus, prisonniers au cours des combats du mois de mai pour le régiment²⁵.

23. Notons que le 12 mai, en plein combat, Joseph Alesté consacre à la question de la contribution foncière de la villa que le couple possède à Morgat une partie de la lettre à son épouse.

24. Dès le 18 mai cependant, il évoquait dans sa lettre le fait que « depuis quelques jours », il était bien « à la guerre » : « Le grand nombre de camarades que nous avons là devant nos tranchées nous le dit à chaque instant », expliquait-il entre autres.

25. Au 70^e RI, pour la seule journée du 9 mai, les pertes sont de 24 officiers et 1 797 hommes, tués, blessés ou portés disparus, soit près des deux tiers de l'effectif ; SHD/DAT, 26 N 658/14,



Carte 2
 L'offensive d'Artois, mai-juin 1915
 (Certe Y. Lagadec.)

Parmi les morts, figurent des connaissances des familles Alesté et Guillaume : le sous-lieutenant Brégaint, antiquaire à Rennes, avec lequel Joseph Alesté a sympathisé quelques semaines plus tôt, le lieutenant Duhail mais aussi « plusieurs Rennais » ainsi que l'écrit l'officier dans sa lettre du 24 mai.

Il n'est guère étonnant, dans ces conditions, qu'il considère que les « 4 jours de repos que nous avons gagnés après 19 jours de tranchées consécutifs nous permettront de nous reposer quelque peu » (lettre du 29 mai), une durée anormalement longue, plus encore dans un secteur aussi actif que celui-ci²⁶. Cependant, précise Alesté, nous « ne réussissons certainement pas à remonter le moral des hommes qui sont quelque peu déprimés depuis la dernière attaque où ils ont laissé de nombreux camarades ».

On est ainsi bien loin, en ces premiers jours de juin, de la confiance qui semblait régner un mois plus tôt. Il va cependant falloir aux hommes du 41^e RI repartir à l'assaut des tranchées allemandes.

« Cette attaque sera certainement la dernière que j'aurai l'occasion de faire »...

Pour les familles Alesté et Guillaume, les premiers jours du mois de juin sont marqués par une inquiétude croissante concernant le sort de Wilfrid, le beau-frère de Joseph. Après la blessure reçue en décembre 1914 et la période de convalescence qui s'en est suivie, il a en effet rejoint le dépôt du 41^e RI à Rennes fin mars avant de regagner le front fin avril 1915, au 70^e RI de Vitré pendant quelques jours, puis au 160^e RI, un régiment dépendant du 20^e corps d'armée, celui de Nancy²⁷. Il s'est ainsi trouvé, lui aussi, engagé dans l'offensive d'Artois, à quelques kilomètres au nord-ouest des positions occupées par le 41^e RI et le 10^e CA. Le 5 juin, le sous-lieutenant Alesté confirme à son épouse qu'il est pour sa part « sans nouvelles de Wilfrid », qu'il n'a « pas reçu de réponse aux cartes et lettres [à lui] adressées depuis bientôt 15 jours » : « je suis en somme sans nouvelles de lui depuis le 19 mai », conclut-il ce jour-là. Le 14 juin, alors que la famille reste sans le moindre de ces courriers

JMO du 70^e RI, 9 mai 1915. Pour cette même journée du 9 mai, les JMO de la 38^e brigade indiquent qu'une des deux compagnies du 41^e engagées a perdu « ses officiers et les [trois quarts] de son effectif » (SHD/DAT, 26 N 507/1). Au sujet de l'attaque du 11 mai, menée par les 48^e et 71^e RI de Guingamp et Saint-Brieuc, les JMO de la 19^e DI signalent que « la ligne [d'assaut] est fauchée et quelques hommes seulement viennent tomber au pied des fils de fer ennemis. Sur 400 hommes, plus de 50 % de l'effectif est mis hors de combat » (SHD/DAT, 26 N 300/1).

26. Les rotations se font en temps normal tous les trois à neuf jours, en fonction du caractère plus ou moins mortifère du secteur. À Verdun, quatorze mois plus tard, dans des conditions de violence assez similaires, le 41^e RI ne restera qu'une semaine en ligne. Sur ce point, voir Yann LAGADEC, Erwan LE GALL, « Deux régiments Rennais dans l'enfer de Verdun : les 41^e et 241^e RI à l'assaut de Fleury, juin-juillet 1916 », dans Éric JORET, Yann LAGADEC (dir.), *Hommes et femmes d'Ille-et-Vilaine dans la Grande Guerre*, Rennes, Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine/Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 2014, p. 32-45.

27. Sur Wilfrid Guillaume, voir le *Livre d'or du lycée de Rennes*, Rennes, Oberthür, 1922, p. 97.

qui constituent en temps normal autant de preuves de vie, l'officier du 41^e RI tente de rassurer son épouse : « j'ai vu les 2 s[ou]s-officiers et les 3 soldats qui sont revenus de la tranchée allemande. Aucun d'eux n'a vu Wilfrid blessé ou tué. Par conséquent nous pouvons supposer qu'il est prisonnier », écrit-il. Y croit-il vraiment ? Sans doute pas, d'autant qu'ainsi qu'il l'indique lui-même, seuls deux sous-officiers de la 9^e compagnie du 160^e RI ont pu regagner les lignes françaises après l'attaque lancée le 23 mai dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast ; surtout, la veille, il avait dans une autre lettre suggéré qu'« il n'y a[vait] pas beaucoup d'espoir ».

En ce 14 juin, le 41^e RI remonte à son tour en ligne, dans un nouveau secteur cependant : c'est en face du Labyrinthe, à quelques centaines de mètres à l'ouest de la zone concernée par les combats du mois de mai qu'il va devoir attaquer. Il avait déjà, du 6 au 11 juin, relevé le 70^e RI dans ces tranchées, y subissant d'intenses bombardements et de nouvelles pertes. Le régiment de Vitry lui cède donc à nouveau la place, trois jours plus tard. Avant de regagner les premières lignes, Joseph Alesté a pris le temps de rédiger une longue lettre, assez comparable à celle du 8 mai précédent : même volonté de redire à chacun de ses proches son affection ; même mise en avant du moral des troupes, de sa confiance en l'avenir malgré les risques de blessure, comme pour se rassurer lui-même tout en réconfortant les siens. « Je crois que nous réussirons cette fois », écrit-il, avant de préciser :

Mes hommes ont l'air décidé. Pour ma part, je compte prendre une bonne revanche sur les Boches, ils me doivent cela, ne serait-ce que pour venger Wilfrid. Je serais également heureux de réussir, là où sept attaques ont échouées. Ceux qui reviendront seront certes récompensés, d'autant plus que j'ai déjà une proposition pour une citation à l'ordre du jour, ce qui n'est cependant pas facile au rég[imen]t, où nous avons jusqu'ici toujours échoué dans nos attaques.

Le 2^e bataillon, celui auquel appartient la 7^e compagnie du sous-lieutenant, « occupe la parallèle de départ et la 1^{re} ligne » ce soir-là selon les JMO du 41^e RI²⁸. Dans la nuit, l'on effectue les « derniers travaux d'aménagement de la parallèle ». Sans doute est-ce durant ces moments que Joseph Alesté prend soin de rédiger une nouvelle carte — la dernière. Le « jour J indiqué sur l'ordre d'attaque » étant fixé au 16, la journée du 15 est passée aux ultimes préparatifs : « constitution de magasins du génie dans les tranchées, du dépôt de cartouches, distribution aux hommes de pétards et grenades, construction des gradins de franchissement » afin de faciliter la sortie des tranchées. À minuit, « le dispositif d'attaque est complètement pris », indiquent les JMO.

La matinée du 16 juin « est fort tranquille²⁹ ». « De temps en temps, quelques coups de canon, mais l'ennemi est fort calme ». À 12 h 14, sans préparation d'artillerie spécifique, « la 1^{re} vague bondit hors de la tranchée,

28. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 14 juin 1915.

29. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 16 juin 1915.

suivie de près par la 2^e vague». «L'assaut se fait très facilement» à en croire les JMO. En effet, «la surprise a été complète chez l'ennemi ; pas un coup de fusil n'est tiré» et la 1^{re} vague des 6^e et 7^e compagnies — celle du sous-lieutenant Alesté — «saute dans la 1^{re} tranchée allemande». Les 5^e et 8^e compagnies, qui constituent la 2nde vague, sont cependant bloquées en abordant les lignes ennemies et reçues à coups de grenades. Quant à la 3^e, le déclenchement du tir de barrage de l'artillerie allemande l'empêche de sortir des tranchées. À ce moment de la journée, «la fumée et la poussière sont telles qu'il n'est plus possible de suivre à la vue les progrès de notre attaque», indiquent les JMO. Plus tard, si la fumée retombe, les tirs de l'ennemi empêchent les renforts du 1^{er} bataillon de rejoindre les positions conquises par les 6^e et 7^e compagnies dont on peut cependant suivre les combats — désespérés — à distance, depuis les lignes françaises. Lorsqu'en fin d'après-midi, une section de la 4^e compagnie du 41^e peut enfin emprunter de nouveaux boyaux creusés vers l'avant par le génie au cours des heures précédentes, elle doit cependant constater que les Allemands sont maîtres des positions qu'ils occupaient au matin du 16, avant l'attaque française.

«À la faveur de la nuit tombante, indiquent les JMO du 41^e RI, [seuls] un sous-lieutenant et q[uel]q[ues] hommes du 2^e b[a]t[aillo]n réussissent à revenir dans nos lignes³⁰. » Joseph Alesté n'est pas parmi eux. Il est mort, en ce 16 juin 1915, dans les tranchées de Roclincourt

* *

*

Le parcours de Joseph Alesté dans cette Grande Guerre est, au final, assez banal pour un homme de son âge, de son milieu social, de son niveau d'étude. Déjà sous-officier à la mobilisation, il a pu accéder rapidement à l'épaulette, non seulement en raison de l'ampleur des pertes des premiers mois du conflit, mais aussi du fait de sa volonté de participer plus concrètement au conflit en cours, en première ligne, ce que sa situation dans la cavalerie ne lui permettait guère.

Sa mort, quatre mois seulement après sa promotion au rang de sous-lieutenant dans l'infanterie est, elle aussi, banale, tragiquement banale au cours de ces années 1914-1915 : c'est parmi les cadres de contact, au premier rang desquels figurent les officiers subalternes, que les taux de pertes sont les plus importants³¹. Le sort de son camarade Magadoux, tué quatre jours

30. SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 16 juin 1915.

31. Dans sa lettre du 18 mai, Joseph Alesté écrivait lui-même que «les Allemands visent surtout les officiers. C'est ainsi que sur 30 officiers qui ont pris part au combat, 22 sont hors de combat». C'est la raison pour laquelle il participe aux combats avec un Lebel équipé de sa baïonnette

après sa mutation dans un régiment d'infanterie, l'illustre pour une part. Le fait est plus net encore lorsque l'on se penche sur le sort des officiers du 41^e RI au cours de cette période. Tous les cadres servant à la 7^e compagnie sont ainsi touchés le 16 juin. Le lieutenant Bouchard, commandant l'unité, et deux des quatre chefs de section — Joseph Alesté et l'adjudant Alfred Clouet — sont tués ; le sous-lieutenant Burban, sous-officier de carrière promu officier le 17 mai précédent, est blessé pour la seconde fois ce même jour et évacué vers l'arrière pour plusieurs mois³². Quant au sous-lieutenant Framboise, professeur de mathématiques au lycée de Rennes avant-guerre, grièvement blessé, il doit être amputé du pied droit. Il est le seul des cadres de cette compagnie — deux d'active, trois de réserve — à survivre à la guerre.

Ce constat vaudrait aussi, très largement, à l'échelle de l'ensemble du 2^e bataillon du 41^e RI, le plus exposé ces 16 et 17 juin 1915. Parmi les 20 officiers qu'il compte dans l'organigramme dressé le 3 juin, seuls cinq sont encore en fonctions le 28 juillet suivant. De manière plus générale, au début du mois d'août 1915, sur les 66 officiers du régiment, seuls cinq servaient déjà au 41^e RI comme officiers à la mobilisation, un an plus tôt ; parmi ces cinq, l'on compte trois médecins et l'officier de détails, par définition bien moins exposés. En un mot, c'est presque l'ensemble du corps des officiers qui a été renouvelé à l'échelle de ce régiment en l'espace d'une année de guerre. Certes, certains de ceux qui ont quitté Rennes le 5 août 1914 ont été promus, à l'instar du lieutenant-colonel Passaga, placé à la tête de la 38^e brigade dès le mois de septembre, ou encore le commandant Grobert, qui prend le commandement du 41^e RI par intérim quelques semaines avant de rejoindre le 281^e RI en février 1915. Mais ce sont là des exceptions. Dès novembre 1914, il ne restait d'ailleurs que 25 des 54 officiers mentionnés dans l'organigramme régimentaire à la mobilisation, 29 d'entre eux ayant été tués ou blessés — voire blessés puis tués³³. En cela, le cas de Joseph Alesté témoigne aussi du phénomène de « déprofessionnalisation » de l'armée française en ces premiers mois de guerre — nous reprenons ici les termes de l'historien américain L. Smith —, du fait des pertes subies par les cadres subalternes professionnels au cours de cette période, à commencer par les officiers d'active

et un pistolet automatique plutôt qu'avec le revolver et le sabre que portent les officiers en temps normal. De 1914 à 1918, les taux de pertes sont de 18,9 % chez les officiers, toutes armes confondues, contre 16,1 % dans la troupe. Dans l'infanterie, ces taux sont respectivement de 29 et 22,9 %. Voir Maurice LARCHER (lieutenant-colonel), « Données statistiques sur la guerre 1914-1918 », *Revue militaire française*, avril-juin 1934, n° 52, p. 358.

32. Originaire de Noyal-Muzillac, engagé volontaire au 41^e RI en 1905, il a déjà été blessé lors de la bataille de Guise (Aisne) le 29 août 1914. Il le sera à nouveau le 26 avril 1916 au Four de Paris, en Argonne. Il est finalement tué entre le 26 et le 30 juin 1916 à Verdun (Arch. dép. du Morbihan, 1 R 2014, registres matricules du bureau de Vannes, classe 1905).
33. C'est le cas notamment du lieutenant Courtemanche. Atteint de trois blessures à Charleroi en août 1914, ce saint-cyrien est évacué vers l'arrière. À peine remis, promu capitaine, il regagne le front mi-septembre, sans autorisation. Il est tué à Craonne, lors des combats que livre le 41^e RI sur le Chemin des Dames, le 20 septembre 1914. Marquis de BELLEVUE, *Livre d'or des anciens élèves du collège Saint-Vincent de Rennes*, Rennes, Oberthür, 1917, p. 105.



Illustration 4

Livret militaire, plaque d'identité et faire-part de décès du sous-lieutenant Alesté

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

La coupure de presse relate la remise au jeune «Di» (8 ans en 1921) de la Légion d'honneur attribuée à son père à titre posthume.

formés à Saint-Cyr ou Saint-Maixent, du fait aussi de leur remplacement par des officiers de réserve récemment promus. Ce sont pourtant ces derniers qui vont constituer l'ossature de l'armée victorieuse en 1918³⁴.

Cet engagement est, dans le cas du sous-lieutenant Alesté, reconnu par une citation du 11 novembre 1917 :

Venu de la cavalerie sur sa demande. Brillant officier, plein d'allant et de bravoure. Le 16 juin 1915, s'est porté résolument à la tête de sa section à l'assaut des positions ennemies. Tombé glorieusement au cours de l'action³⁵.

Son caractère tardif — plus de deux années après les faits — pourrait laisser entendre qu'elle n'allait pas forcément de soi à l'été 1915, notamment au lendemain d'une attaque qui constituait un nouvel échec pour le 41^e RI, la 19^e DI et le 10^e corps, alors même que les 20^e ou 33^e CA enregistraient de nouveaux succès — parfois chèrement acquis — quelques kilomètres plus au nord, dans cette seconde quinzaine du mois de juin. Mais cette citation dit aussi le caractère très aléatoire de ce type de distinction, plus souvent liée à la volonté d'un chef qu'au caractère exceptionnel de l'action de ses subordonnés.

C'est au milieu de ses propres subordonnés, tués ce 16 juin, que repose le corps du sous-lieutenant Alesté, à la Nécropole nationale de La Targette, à Neuville-Saint-Vaast, dans le Pas-de-Calais. Non loin de celui de son beau-frère, Wilfrid Guillaume, mort moins d'un mois plus tôt, dans ce même secteur de l'Artois.

Yann LAGADEC, Yves RANNOU

34. Leonard SMITH, *Between Mutiny and Obedience. The Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton, Princeton UP, 1995, p. 77-79.

35. Dans un article du 28 octobre 1921, *La Dépêche de Brest* signale qu'au « cours d'une prise d'armes [...] dans la cour d'honneur des Invalides, à Paris, le général gouverneur a remis au jeune Alesté la croix de chevalier de la Légion d'honneur conférée à la mémoire de son père » (illustration 4, ci-contre).



Illustration 5

Carte postale achetée au Mans et postée à Chartres alors que Joseph Alesté est en route pour rejoindre sa nouvelle affectation au 41^e RI

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

Correspondance de Joseph Alesté 22 février-14 juin 1915

NB: l'orthographe de ces courriers a été respectée. En revanche, l'usage des majuscules et de la ponctuation a été modernisé de manière à en faciliter la lecture.

Télégramme du 22 février 1915

Paris 17698 31 22 22 h 10 = contrôlé

PARS DIRECTEMENT REJOINDRE 41^e - IMPOSSIBLE ALLER RENNES- SUIIS PARIS JUSQUE MERCREDI MIDI - FAIS POSSIBLE VENIR AVEC GEORGES HOTEL NORMANDIE RUE AMSTERDAM ST LAZARE - GROS BAISERS - JO.

Lettre du 23 février 1915

Le 23 février 1915

Chère petite femme,

J'espère que tu as reçu à temps mon télégramme de cette nuit, j'ai voulu ce matin téléphoner chez ton papa, pour te donner de plus amples explications, mais impossible, le téléphone est fermé partout.

Donc voici ce que j'ai fait. Je suis sommé s[ous]-l[iutenant] au 41^e depuis le 20, je ne l'ai appris qu'à la date d'hier 22 à 9 heures du matin, j'ai, sur invitation du capitaine, déjeuné avec lui et les officiers de l'escadron avant mon départ, le temps également de faire mes adieux à tous mes camarades et midi a sonné. J'ai aussitôt demandé l'autorisation au Capitaine de partir immédiatement, et de vouloir bien antidatée mon ordre de route d'un jour, c'est ce qu'il a fait, j'ai donc immédiatement fait seller mon cheval et suis allé prendre le train à Châlons ou je suis arrivé à 3 heures de l'après-midi³⁶. Je me suis aussitôt renseigné des heures de train pour Paris ou j'ai appris qu'il y avait un express à 4 h 42, mon ordonnance à ramener les chevaux et j'ai pris ce train qui m'a conduit à Paris à 8 h 15. Je me suis immédiatement renseigné pour savoir s'il m'était possible d'aller te surprendre à Rennes, mais hélas on m'a dit que l'express venait de partir à 8.30 dix minutes avant, le temps que j'avais mis pour aller de la gare de l'Est à Montparnasse ! Le train suivant ne partait qu'à 7 h 30 du matin pour arriver à Rennes à 2 h 30 comme je ne pouvais disposer que de 24 heures impossible

36. Châlons, anciennement Châlons-sur-Marne, aujourd'hui Châlons-en-Champagne, est le chef-lieu du département de la Marne.

d'aller à Rennes à cause du retour. C'est alors que j'ai décidé de te télégraphier et de t'inviter à venir ici avec Georges si possible. Mon télégramme expédié j'ai presque regretté de te l'avoir envoyé, car j'ai songé que les horaires des trains n'étaient pas réguliers en ce moment et que, avec ton fils tu seras gêné pour te renseigner. Si tu viens, pourvu donc que tu ne viennes pas seul, cela m'embêtera de te laisser à Paris, et de partir sans te savoir dans le train, et arrivé à bon port.

Quant à moi, je ne sais encore pas ce que je vais faire exactement et où je vais. Je me doute que je dois aller rejoindre demain le 41^e sur le front, mais je n'en suis pas certain, mon ordre de route me dit tout laconiquement de me rendre à la gare régulatrice du Bourget, et c'est tout. Je n'irai donc pas au dépôt, aurais-je le plaisir de te voir ce soir avec mon fils ?

En attendant mille gros baisers à vous deux.

Bonjour à tous.

Ton Jo

PS : Si tu dois m'écrire, écris-moi s[ous]-l[ieutenant], 41^e d'inf[anterie], 12^e C^e, 10^e corps d'armée. Le capitaine Thébault me remettra mon courrier.

Carte postale du 17 mars 1915³⁷

Chère petite femme,

J'ai réussi à faire signer ma feuille à temps et à reprendre l'express. Je pars pour Le Bourget où on me donnera mon lieu de destination. S'il est possible de rester à Paris ce soir, je t'écrirai longuement.

Je vous embrasse tous.

Ton Jo

[Au recto:] Mille grosses caresses à vous deux. Jo

Lettre du 19 mars 1915³⁸

Le 19 mars 1915

Chère petite femme,

Aujourd'hui 19 mars, jour de ma fête, est pour moi un bien triste jour. J'arrive à l'instant en gare d'Aubigny près d'Arras après 24 heures de train³⁹.

37. L'interruption de correspondance entre le 23 février et le 17 mars correspond à la période passée par Joseph Alesté au dépôt du 41^e RI. Fort logiquement, il n'a pas de raison d'écrire à son épouse au cours des trois semaines qu'il passe à Rennes.

38. Cette lettre est rédigée sur un papier à entête de la Société des automobiles et cycles Peugeot, succursale de Rennes, 14 rue Dupont des Loges.

39. Aubigny est une commune du Pas-de-Calais située à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest d'Arras. La gare se trouve sur la ligne d'Arras à Saint-Pol-en-Ternoise puis Étaples, qui joue un rôle important au cours de la Grande Guerre pour ravitailler ce secteur du front, la ligne Paris-Lille par Amiens et Arras étant coupée.

Je suis glacé car, contrairement à Rennes, il fait un froid de loup ici et la terre est ce matin encore couverte de neige.

Comme tu as dû l'apprendre par la carte que je t'ai adressée du Mans, j'ai pu continuer ma route dans l'express⁴⁰. Je suis donc arrivé à Paris à 7 h 20 et suis descendu à l'hôtel de Normandie d'où je t'ai écrit un mot avant de me coucher. Je me suis présenté à la gare du Bourget à 8 h 16 le lendemain et n'ai quitté Le Bourget qu'à 5 h 30 du soir. J'ai donc eu tout le temps nécessaire pour m'embêter ; j'aurais préféré rejoindre immédiatement le rég[imen]t que de rentrer ainsi.

Donc je suis dans le train depuis hier au soir, c'est un train de ravitaillement conduit par un lieutenant d'inf[anter]ie. J'ai donc fait le voyage en sa c[ompagn]ie et dans un compartiment. Voici bientôt une heure que nous sommes en gare d'Aubigny et j'attends toujours la voiture de ravitaillement du 41^e qui m'emmènera sur le front. Je ne sais pas encore exactement l'endroit où je vais, d'ailleurs il m'est interdit de le dire. Tu sais que les ordres sont très sérieux à ce sujet, et malgré que mon compagnon de route qui retourne ce soir dans son train à Paris aura l'obligeance de mettre ma lettre à la Poste à Paris, je préfère ne rien dire ; l'essentiel est que tu saches dans quelle région je me trouve. Je t'écrirai demain ce que je fais, à quelle c[ompagn]ie je compte, etc.

Et toi, chère petite femme, que fais-tu depuis mon départ ; tu dois bien t'ennuyer. Heureusement que tu as notre cher petit Georges près de toi, qu'il te permettra de supporter plus facilement mon absence. Prends courage, les affaires marchent à merveille et ne sauraient désormais durer longtemps.

Je n'ai pas trouvé de cartouches à revolver à Paris, tu iras donc chez Roumieux et tu lui achètera 30 cartouches pour mon revolver automatique qu'il m'a vendu, et que tu m'expédieras avec mes binocles qui sont encore chez Colombo⁴¹.

Chère petite femme je t'embrasse follement avec ton fils, parle lui souvent de son papa et qu'il ne m'oublie jamais. Mon souvenir affectueux à toute la famille

Ton Jo

[PS :] Il commence à neiger très fort en ce moment.

40. Cette carte, sans doute du 18 mars 1915, n'a pas été conservée.

41. Colombo, installé 6, rue Nationale, est l'un des trois opticiens de Rennes à l'époque. Quant à Roumieux, il est le seul « arquebusier » rennais recensé par l'annuaire officiel d'Ille-et-Vilaine avant-guerre. Il est installé 9, rue Le Bastard. L'arme de dotation des officiers, au début de la guerre, est le revolver Mle 1892 et le fonds 1 J 1003 conserve d'ailleurs une facture du maître-cordonnier du 41^e en date du 17 mars 1915 pour « un étui à revolver avec ceinture et bauderolle ». Nombreux sont cependant ceux qui, tant parmi les officiers subalternes que chez les sous-officiers voire les simples soldats, s'équipent d'un pistolet automatique, plus maniable et de ce fait potentiellement plus adapté au combat dans les tranchées. C'est le cas, par exemple, du sergent Jules Lachiver du 70^e RI à qui un camarade procure une arme récupérée dans une tranchée allemande et qui demande à ses parents, quelques semaines avant l'offensive du 9 mai 1915, de bien vouloir lui envoyer des balles qu'ils pourraient acheter chez un armurier de Lamballe. Jules LACHIVER, *Lettres de guerre...*, op. cit., p. 15.

Lettre du 21 mars 1915

Le 21 mars 1915

Chère petite femme,

Ci-joint la lettre que j'ai voulu t'adresser dès mon arrivée en gare-terminus, mais je n'ai pu la remettre à l'officier qui m'avait accompagné attendu que je n'ai pu le revoir avant mon départ de la gare pour le rég[imen]t.

J'ai enfin rejoins le rég[imen]t depuis deux jours. J'ai vu hier le colonel pour me faire affecter à une c[ompagn]ie quelconque⁴². J'aurai dû, paraît-il, rejoindre immédiatement le front sans passer par le dépôt, on m'attend ici depuis 15 jours au moins, c'est ainsi que l'on m'avait déjà affecté à la 1^{ère} c[ompagn]ie. J'ai demandé au colonel la 12^e puisque je connaissais le capitaine Thébault⁴³; je n'ai encore pu voir ce dernier, car il est dans les tranchées depuis mon arrivée et ne revient que ce soir, mais sa c[ompagn]ie est complète. Comme officier, j'ai donc demandé la 3^e c[ompagn]ie car j'y ai également rencontré un Rennais, M. Bréguen, antiquaire à Rennes; il habite dans la maison qui fait presque l'angle de la place des Lices, en face la rue Bertrand⁴⁴. Il m'a reçu très gentilleme[n]t et m'a fait faire la connaissance de tous les officiers de la c[ompagn]ie qui sont également très chic. Il est lui même s[ous]-l[ieutenan]t.

Ce soir la 3^e c[ompagn]ie va dans les tranchées. Comme le colonel ne m'a pas encore affecté définitivement à la 1^{ère} ni à la 3^e, je ne crois pas y aller ce soir. On y reste trois jours, ce n'est pas énorme.

Je t'écrirai demain s'il m'est possible. Je ne sais si tu m'as déjà écrit, en tout cas j'ai prévenu le vaguemestre qu'il est à remettre mes lettres à la 3^e jusqu'à nouvel ordre. As-tu des nouvelles de Wilfrid, Georges, etc. ?

Ne t'ennuies-tu pas trop, et mon petit Georges comment a-t-il pris mon départ ? Que dit-il ? J'espère que ton papa, Angèle, Mary sont toujours en parfaite santé.

42. À cette date, le chef de corps du 41^e RI est, depuis le 23 novembre 1914, le lieutenant-colonel Fédérp[il]. Il reste en fonctions jusqu'au mois de janvier 1916.

43. Le capitaine Victor Thébault, qui commande la 12^e compagnie du 41^e RI depuis décembre 1914, est aussi et surtout un voisin des Alesté : il habite en effet 32, rue Gurvand à Rennes, à deux pas du boulevard de Beaumont. Notons par ailleurs que ses parents résident à Crozon dans les dernières années du XIX^e siècle, commune dont est originaire Joseph Alesté. Né le 28 février 1879 à Cancale (Ille-et-Vilaine), il est admis à Saint-Cyr en 1900. À sa sortie d'école, il sert au 136^e RI de Saint-Lô (Manche) de 1902 à 1907. Promu lieutenant en 1904, il passe au 41^e RI de Rennes en 1907 (Arch. dép. du Finistère, 1 R 1234, registres matricules du bureau de Brest, classe 1899 et *Livre d'or du Lycée de Rennes*, Rennes, Oberthür, 1922, p. 208).

44. Il s'agit en fait du sous-lieutenant André Brégaint, du 41^e RI, dont l'épouse tient, en 1913, un magasin d'antiquités 9, rue de la Motte-Fablet, au débouché de cette rue et de la place Sainte-Anne. Né le 5 mai 1877 à Montreuil-sur-Ille (Ille-et-Vilaine), il s'est engagé pour quatre ans en 1896 alors qu'il était étudiant. Caporal en 1897, sergent en 1898, il se rengage ensuite jusqu'en 1910, date à laquelle il retourne à la vie civile. Rappelé en août 1914, il retrouve le 41^e RI où il est promu sous-lieutenant dès le 14 décembre 1914, les pertes de l'été et de l'automne, notamment parmi les officiers et sous-officiers, impliquant de combler les vides au plus vite (Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 R 1871, registres matricules du bureau de Vitré, classe 1897).

Écris-moi bien vite. Je t'embrasse follement. Mille caresses à mon petit Di.
Ton Jo.

[PS:] N'oublie pas mes binocles et mes cartouches. Va chez Roumieux et achète lui cinquante cartouches pour mon revolver automatique.

Gros baisers

Jo.

[PS:] Écris-moi à la 3^e c[ompagn]ie jusqu'à nouvel ordre : s[ous]-l[iutenant], 41^e, 3^e c[ompagn]ie, Secteur postal 74.

Carte du 23 mars 1915

Chère petite femme,

Je suis affecté à la 1^{ère} c[ompagn]ie depuis hier, il m'a été impossible de rester à la 12^e avec le capitaine Thébault. Je dois prendre mon service demain seulement ; j'aurai donc pour me reposer un peu de mon voyage. Comme la 1^{ère} c[ompagn]ie est de service depuis deux jours, je vis à la 12^e en attendant⁴⁵. J'ai donc le plaisir d'être l'hôte du capitaine Thébault pendant trois jours, cela me permettra de prendre plus facilement contact avec ma nouvelle vie. J'envoie un mot à Wilfrid par ce même courrier ainsi qu'à Georges. J'espère que vous êtes tous très bien.

Je t'envoie mille gros baisers aussi qu'à mon fils. Bonjour à tous.

Joseph Alesté.

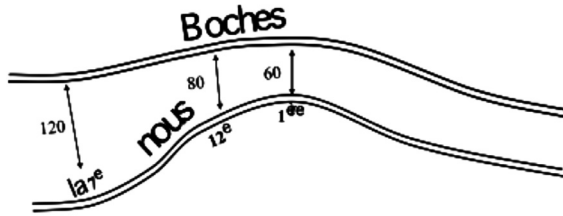
Lettre du 26 mars 1915

Chère petite femme,

Voilà dix jours que je t'ai quittée et n'ai encore rien reçu. J'aurai cependant été heureux de recevoir de tes nouvelles. J'ai d'ailleurs prévenu le vaguemestre de mettre mes lettres à la 7^e c[ompagn]ie où je suis affecté définitivement depuis 3 jours. J'ai déjà passé à la 12^e, à la 3^e et à la 1^{ère} pour être définitivement à la 7^e c[ompagn]ie. Je suis de plus en plus convaincu que je suis un veinard car à la 1^{ère} c[ompagn]ie où j'étais d'abord affecté, il y a eu un nouveau secteur, tandis qu'à la 7^e, le secteur est épatant. Je suis dans les tranchées depuis deux jours [et demi] jusqu'à demain soir. On nous relève tous les 3 jours et [nous] reprenons tous les 3 jours.

En ce moment la vie de tranchée n'est pas trop terrible. Je suis en ce moment à 120 m des Boches, c'est-à-dire que notre tranchée est à 120 m de la leur. Si j'avais fait partie de la 1^{ère} c[ompagn]ie, j'aurais été à 80 m des Boches. Celle du cap[itaine] Thébault est à peu près à cette distance de l'ennemi. Voici à peu près la forme et la situation de nos tranchées par rapport à celles des Boches :

45. Comme l'explique Joseph Alesté dans la lettre suivante, il attend presque une semaine avant d'être définitivement affecté comme chef de section à la 7^e compagnie, une compagnie commandée depuis décembre 1914 par le lieutenant Marie-Joseph Bouchard.



Malgré cela nous ne sommes pas trop malheureux et on ne se fait pas de bile. Le moral des hommes est très bon. Le soir lorsque tous les hommes veillent, ils chantent à tue-tête et se chicanent même avec les Allemands qui également répondent le plus souvent par des coups de fusil. Dans la journée nous n'avons pas grand-chose à faire et, à part les sentinelles et quelques hommes de corvée, tout le monde dort ou se repose. Par contre la nuit tout le monde veille. Je fais des rondes à chaque instant pour m'assurer que chacun est à son poste.

Tu vas donc me dire : écris-moi souvent puisque tu as le temps dans la journée ! Le temps oui, mais pas la possibilité de les mettre à la poste. Cette lettre que je t'écris aujourd'hui dans ma tranchée ne partira donc que demain soir à mon arrivée au cantonnement.

Je me suis fait photographe aujourd'hui avec mes collègues sur les tranchées. J'ai demandé au propriétaire de l'appareil de me photographier dans ma chambre souterraine. Je te ferai parvenir tout cela plus tard⁴⁶.

Chère petite femme donne-moi de tes nouvelles et des nouvelles de mon fils adoré. Écris-moi souvent cela me fera plaisir et me distraira dans ma tranchée. Je vous embrasse tous les deux et vous fais mille caresses.

Ton Jo

[PS:] Mon souvenir affectueux à tous. As-tu des nouvelles de Georges, de Wilfrid ? Que devient-il, est-il à Rennes ?

S[ous]-l[ieutenant], 41^e d'inf[anterie], 7^e c[ompagnie]
Secteur postal 74

Lettre du 29 mars

Le 29 mars 1915

Chère petite femme,

46. Le témoignage de Joseph Alesté sur la pratique photographique amateur sur le front est intéressant. Il corrobore ce que l'on sait par ailleurs de ce loisir qui, bien qu'encore réservé à une petite élite bourgeoise, se diffuse dans des milieux sociaux plus divers. Les clichés ici évoqués n'ont pas été conservés. L'on en possède d'autres cependant.

J'ai enfin reçu toute la correspondance aujourd'hui et je suis très heureux. Pense donc : dix jours sans nouvelles de vous, cela m'a paru très long...

J'ai également reçu ce soir mon petit paquet contenant mes binocles et mes cartouches qui me seront de grande utilité.

Je suis revenu des tranchées hier, pas trop fatigué mais quelle différence entre l'inf[anter]ie et la cavalerie. On y voit de bien tristes choses, et si Wilfrid est à Rennes en ce moment, qu'il reste le plus longtemps possible.

J'ai eu également les lettres de mon camarade Jean des hussards, et je suis encore sous le coup de la terrible nouvelle. Il n'a vraiment pas eu de chance mon camarade de promotion. Nommé le 20, il a dû rejoindre immédiatement la ligne de feu pour être tué le 27⁴⁷. Tu vois donc que j'ai eu une chance exceptionnelle d'aller pour 3 semaines au dépôt. Je ne doute donc pas, malgré que cette guerre soit terrible, de rentrer à Rennes auprès de vous deux...

J'espère que Georges est en parfaite santé. Je lui ai adressé une carte et lui ai donné ma nouvelle adresse. En ce qui concerne la lettre que Jean m'a adressée, elle contient les souhaits de fête que m'adressent Marc et Yves⁴⁸.

Chère petite femme, au revoir. Je t'écrirai une carte postale tous les jours si possible. De gros baisers à vous deux. Mes amitiés à toute la famille. Dis à Wilfrid qu'il m'écrive un mot.

Ton Jo
41^e d'inf[anter]ie
7^e c[ompagn]ie
Secteur Postal 74

[PS:] As-tu oublié de mettre dans ma cantine la grande boîte de conserves que m'avait remis Angèle ? Je ne la trouve pas ; il est vrai que je n'en ai guère besoin. Tu n'as pas cousu ma culotte de hussards non plus !

Je vais te gronder...

Carte du 1^{er} avril 1915

Le 1^{er} avril [19]15

Je suis très pris aujourd'hui. Je t'écrirai plus longuement demain. Tout va bien. Je vous embrasse tous les deux.

Mille tendresses.

Joseph Alesté

47. Louis-Pierre Magadoux, né à Paris le 28 octobre 1883, est tué dès le 28 février 1915 à Perthes-les-Hurlus (Marne), à peine plus d'une semaine après sa promotion, quatre jours après son arrivée dans son nouveau régiment. Le 104^e RI, mis à la disposition de la 33^e DI, est, depuis le 26, engagé dans une série d'attaques contre les tranchées allemandes qui lui coûtent de l'ordre de 550 morts, blessés et disparus (SHD/DAT, 26 N 675/15, JMO du 104^e RI, 26-28 février 1915).

48. « Marc et Yves » n'ont pu être identifiés. Il s'agit très probablement d'anciens camarades du 13^e hussards.

Carte du 3 avril 1915

Chère petite femme,

J'ai reçu hier avec ta lettre d'hier un mot de Wilfrid. Il est donc complètement guéri ; tant mieux. J'espère qu'il a obtenu quelques jours de convalescence qui sont d'ailleurs bien gagnés. As-tu des nouvelles de Georges ? Moi, rien toujours.

De gros baisers et mille caresses pour toi et Di.

Bonjour à tous.

Le 3 avril 1915

Joseph Alesté

Lettre du 3 avril 1915

Petite femme chérie,

Je viens d'aller faire un petit tour au bourg voisin et j'ai eu le plaisir de trouver ce papier à lettre, aussi quoiqu'il soit un peu tard, je tiens absolument à te griffonner un mot pour l'étreindre. J'ai reçu hier au soir une lettre de Wilfrid ; il à l'air d'être heureux de se retrouvé à Rennes, tant mieux. Je lui souhaite de rester le plus longtemps possible car ici, quoique le temps soit superbe depuis quelques jours, le travail est très pénible. Malgré cela, je me porte à merveille et, si je regrette les hussards, je suis heureux de me retrouver au 41^e où je rencontre tous les jours de nouveaux camarades. Naturellement nous causons des nôtres de Rennes, etc. et cela fait plaisir.

Je reviens à Wilfrid car je me rappelle un passage de sa lettre où il me dit sa joie de retrouver mon fils. Georges l'a parait-il reconnu et lui a fait des joies. Wilfrid doit donc en être bien heureux, tant mieux. Je désire qu'il ne revienne que le plus tard possible mais au fond je l'attends avec impatience car il m'apportera des nouvelles de vous et me parlera souvent de vous deux...

J'espère qu'avec ce beau temps nous allons enfin faire du bon travail et que cela ira très vite. Certains prétendent que nous n'attaquerons pas, que notre rôle est d'attendre, que seul le corps expéditionnaire qui est parti pour Constantinople, après avoir pris cette dernière ville, ira en Serbie d'où très probablement il ira en Autriche avec les Serbes. Les Russes seuls iront à Berlin ; nous avons donc des chances de terminer la guerre dans nos tranchées à moins toutefois que les Allemands nous attaquent et qu'on leur donne la pâtée et qu'il n'y ait plus qu'à les poursuivre⁴⁹.

Au fond, on dit beaucoup de choses et personne ne sait même approximativement ce que l'on doit faire.

49. Notons que, vue des tranchées, à travers la seule presse, l'évolution en cours du conflit n'a qu'un rapport lointain avec la réalité. L'opération des Dardanelles ne permet pas, loin s'en faut, en cette année 1915, de faire la jonction entre troupes franco-britanniques et serbes pour attaquer l'Autriche par son flanc sud. Quant aux Russes, ils sont bien loin de Berlin...

Enfin, chère petite femme, ne t'impatiente pas : encore 4 mois au plus et ce sera fini. D'ici là, je vais tâcher de faire disparaître le plus de Boches possible et j'aurais ainsi rendu service à l'humanité.

Je vous embrasse bien affectueusement.

A tous les deux, mille caresses,

Ton Jo

Carte du 10 avril 1915

Suis dans les tranchées jusqu'à demain. Je t'écrirai longuement à mon arrivée au cantonnement.

Tout va bien. Vive la France.

Gros baisers à vous deux.

Joseph Alesté

Carte du 11 avril (1)

Chère petite femme,

j'arrive des tranchées. Le vagemestre part à l'instant. Je te griffonne donc cette carte, je t'écrirai longuement ce soir. Gros baisers à vous deux.

Jo

Lettre du 11 avril 1915 (2)

Le 11 avril 1915

Petite femme chérie,

Me voici rentré ce matin à 4 heures des tranchées, un peu fatigué, car les quelques jours que j'ai passés là-bas ont été très durs⁵⁰. Malgré cela, je ne me plains pas et cependant quelle différence d'existence d'avec celle que je menais dans les hussards. A part les débuts de la guerre, je n'avais jamais eu l'occasion de voir les Boches d'aussi près. Ma tranchée se trouve exactement à 17 mètres de celle des Boches. Il n'y a pas pour cela grand chose à craindre à part les heures de bombardement où nous trouvons encore le moyen de nous terroriser comme des lapins. En somme, si nous n'avions pas quelques blessés de temps à autre, la vie des tranchées ne serait pas trop désagréable. Pour ma part, je suis content de l'avoir vécue pour pouvoir en causer plus tard.

Je suis en possession de ta lettre du 7 que j'ai reçue hier soir⁵¹. Tu as vu Madame Galaine ; en effet, je suis ici avec son mari et son beau-frère, et un tas

50. Dans les jours qui ont précédé ce courrier, plus particulièrement du 4 au 10 avril, le secteur est marqué par une reprise de la « guerre des mines ». Les JMO signalent « une moyenne de 8 blessés par jour » (SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 4-10 avril 1915).

51. Il a donc fallu quatre jours au plus à ce courrier pour venir de Rennes. C'est le rythme normal pour les trajets des lettres entre le front — y compris les premières lignes — et l'arrière

d'autres amis rennais, mais nous ne sommes pas à Wanquetin⁵². Je viens après les jours de tranchées me reposer dans un village plus près de la ligne de feu et où se trouve le corps médical qui ne se trouve pas souvent en danger, ne craint rien. Mes tranchées se trouvent à 30 kil[omètres] de Wa[n]quetin⁵³. Je suis cependant allé voir ce grand bourg, à cheval, car ici j'ai souvent cette distraction. C'est que presque tous les officiers possédant un cheval me le donne à monter, lorsque je suis au repos, et cela pour le leur dresser⁵⁴.

Wilfrid a donc repris son service au 41^e. J'espère qu'il n'est pas trop mal. A-t-il dit au capitaine Lambert qu'il était mon beau-frère⁵⁵? Je doute qu'il ait les galons de sergent avant son départ pour le front, car je crois savoir qu'il est défendu au dépôt de faire des nominations. En tout cas, dès son arrivée ici, je compte l'avoir non seulement dans la c[ompagn]ie mais dans ma section quoique j'ai déjà trois sergent au lieu de deux. Malgré cela, j'espère bien le faire nommer quelques jours après son arrivée ici et le conserver dans ma section. Je renverrai un autre. Mais que ce soit le plus tard possible, car le temps n'est pas très beau et il vaut mieux que Wilfrid se repose.

Chère petite femme, j'espère que toi et mon Di adoré vous êtes toujours bien et ne souffrez pas trop du mauvais temps. Écris-moi souvent car cela me désennuie dans les tranchées.

Je vous envoie mille gros baisers et mille caresses.

Ton Jo

[PS :]: Le courrier part à l'instant. Je t'écrirai un mot ce soir si j'ai le temps. Bonjour à tous, à Marie Hamon et à Sylvie.

à cette période de la guerre. Il fallait encore cinq ou six jours en moyenne au tout début de l'année 1915, bien plus à l'automne 1914.

52. Il s'agit plus probablement de Madame Galesne. Il n'a pas été possible d'identifier cette famille, qui est peut-être celle du pharmacien installé rue Châteaurenault à Rennes.
53. Wanquetin, commune du Pas-de-Calais, située à une douzaine de kilomètres à l'ouest d'Arras, constituée, avec Warlus et Montesnescourt, les lieux de cantonnement des troupes de la 19^e DI lorsqu'elles sont en repos à l'arrière-front. Sur la vie dans ces trois communes entre octobre 1914 et juillet 1915, voir le témoignage du capitaine Charles Oberthür (Bernard CORBÉ, Yann LAGADEC, *Charles Oberthür, Lettres de guerre (1914-1918)* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016).
54. Ancien hussard, Joseph Alesté est un cavalier confirmé. Ce n'est pas le cas de tous les officiers d'infanterie à cette date : beaucoup sont d'anciens sous-officiers, réservistes, promus du fait des pertes de l'été et de l'automne 1914. Ils n'ont donc pas eu de formation particulière en ce domaine pendant leur service militaire ou lors des premières semaines de la mobilisation, seuls les officiers ayant droit à un cheval.
55. Ce capitaine Lambert, officier au dépôt du 41^e RI à Rennes, n'a pu être identifié. Il ne semble pas avoir servi sur le front et n'apparaît donc pas dans les organigrammes du 41^e RI intégrés dans les JMO du régiment. Il est possible que Joseph Alesté ait fait sa connaissance lors de son passage par le dépôt du 41^e RI fin février-début mars 1915.



Illustration 6
Joseph Alesté à cheval

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

Devenu fantassin, Joseph Alesté a conservé de son passage chez les hussards une aisance à cheval que devaient lui envier un certain nombre de ses nouveaux camarades.

Lettre du 12 avril 1915

Le 12 avril 1915

Chère femme chérie,

Rien de nouveau depuis hier ; je suis toujours au cantonnement où je goutte de plus en plus le repos gagné après quelques jours de tranchées à part faire quelques exercices le matin, malheureusement de trop bonne heure (6 h). L'après-midi, je n'ai pas grand chose à faire ; les hommes nettoient leurs armes ou vêtements et à 4 h je passe la revue.

Je ne sais si je t'ai dit sur ma lettre d'hier que j'avais reçu un mot de Madame Pardoux ; je compte lui répondre aujourd'hui⁵⁶. J'ai également reçu une carte de Madame Hervé, qui m'annonce qu'elle a passé une après-midi avec toi et à déjeuner chez ton papa⁵⁷. Je suis bien en peine de lui répondre : elle ne m'a pas donné son adresse. A-t-elle souvent des nouvelles de son mari ? où est-il prisonnier ? n'est-il pas trop malheureux ? Je vais également adressé une carte à Madame Pardoux ; dire que je ne lui ai jamais écrit depuis la nomination !

J'ai reçu deux lettres de Georges hier et avant-hier, tu sais comment il écrit, lettres brèves plutôt. Il me parle de sa petite femme chérie qu'il a bien hâte de revoir, et se plaint surtout de la brièveté de ses lettres. Cela ne me surprend pas...

Et mon fils, comment va-t-il ? Bien toujours je l'espère. Cause-t-il encore de son papa ? J'espère qu'il ne m'a pas encore oublié. Fait-il toujours des joies à Wilfrid ?

Dis-moi également si Wilfrid compte passer quelques jours au dépôt. Surtout, qu'il prenne ses précautions pour qu'on ne l'envoie pas dans un autre rég[imen]t avec un détachement⁵⁸. Lorsqu'il reviendra voici ce que tu lui remettes, pour moi :

– ma culotte rouge

– ma calotte avec un galon d'or en remplacement de celui existant.

56. Il n'a pas été possible d'identifier avec plus de précision cette « Madame Pardoux », deux familles au moins portant ce nom à Rennes dans l'immédiat avant-guerre. L'on sait cependant que son époux — dont on ignore le prénom — sert à cette date comme caporal à la compagnie hors-rang du 75^e RIT, le régiment d'infanterie territoriale de Rennes.

57. Une vingtaine de familles rennaises portent ce nom avant-guerre. Notons cependant qu'un Omer Hervé, organiste, réside 3, boulevard de Beaumont, donc dans la même rue que Joseph Alesté et son épouse donc.

58. Né le 14 mars 1885 à Rennes, il s'engage pour la durée de la guerre le 4 août 1914, ayant été classé dans le service auxiliaire en 1911 pour cause de « bronchite à répétition ». Il sert à la 10^e compagnie du 41^e RI et combat en Belgique, à Guise et sur la Marne en août-septembre. Il doit cependant être évacué vers l'arrière le 8 septembre pour cause de fatigue et d'entérite. Hospitalisé à Hendaye (Basses-Pyrénées), il regagne le dépôt du régiment le 25 septembre avant de rejoindre le front, en Artois, le 14 octobre, avec des renforts partis de Rennes. Promu caporal le 14 novembre 1914, il est blessé par balle le 10 décembre 1914 à Ransart (Pas-de-Calais) et une nouvelle fois évacué vers l'arrière, en l'occurrence vers l'hôpital auxiliaire n° 3 de Decize (Nièvre). Après une permission de sept jours obtenue le 25 mars 1915, il regagne le dépôt le 3 avril. Il reste à Rennes jusqu'au 24 avril sans doute (Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1R1997, registres matricules du bureau de Rennes, classe 1905). Voir aussi *supra*, p. 223.

- une cuvette en toile caoutchoutée.
- une paire de gants solides (cuir).

S'il t'était possible de faire un sac de couchage, cela me ferait plaisir, car il m'arrive lorsque je suis au repos de coucher sur la paille ou plus souvent sur des matelas très sales. Avec un sac de couchage, c'est[-à-]dire deux draps cousus ensembles, se serait plus propre. Demande des explications à Wilfrid à ce sujet, il te dira ce que je veux exactement. Tu y joindras aussi un tube pour me faire tenir les moustaches : n'ayant plus de fer à friser, elles me tombent dans la bouche et tu sais que, quoique à la guerre, je veux être toujours bien soigné. C'est le meilleur moyen d'obtenir quelque chose de ses hommes.

Chère petite femme, je compte sur toi pour m'arranger tout cela et t'envoie en attendant mille caresses et gros baisers ainsi qu'à mon petit Di chéri.

Bon souvenir à toute la famille.

Ton Jo

Lettre du 14 avril 1915

Le 14 avril 1915

Chère petite femme,

Nous avons fait une grande marche hier c'est pourquoi je n'ai pu que te griffonner un mot⁵⁹. Je rentre à l'instant même de notre marche, il est 14 h, nous sommes parti depuis 5 h ce matin, nous faisons de l'entraînement. Demain je retourne aux tranchées pour 4 jours : tu n'auras donc plus de lettres d'ici mon retour au cantonnement. Je tâcherai cependant de te griffonner une carte de temps à autre.

J'ai reçu ta lettre dans laquelle tu me dis l'intention de Wilfrid de rentrer dans les automobiles-mitrailleuses. S'il le peut je ne ferais que le conseiller d'y aller, c'est moins dur que la tranchée et plus agréable et plus intéressant. J'attends toujours la lettre que tu m'annonces de sa part.

Je t'ai demandé un tas de petites choses dans ma lettre d'avant hier, mais réflexion faite, si Wilfrid ne revient pas ici, il est inutile de m'envoyer tout cela. Tu m'enverras alors tout simplement par [colis] postal, ma culotte, mon calot. Tu diras à Wilfrid de s'assurer s'il n'y a pas un prochain départ du dépôt pour le front ; dans ce cas, on pourrait remettre mon paquet à un homme.

J'ai écrit hier à ton papa. J'espère qu'il a reçu ma lettre.

Alors tu as acheté un fusil à Di ? Il tue des Boches me dis-tu ; hélas s'il pouvait les tuer tous de là-bas. Je vous embrasse follement tous les deux.

Ton Jo

59. Ainsi que l'illustre la lettre de Joseph Alesté, les périodes de « repos », à l'arrière-front, sont rarement des moments de détente pour les combattants qui alternent activités de nettoyage et exercices, plus ou moins bien perçus.

Lettre du 15 avril 1915

Le 15 avril 1915

Chère petite femme,

Je reçois une carte de toi à l'instant. Je dispose d'un moment, je m'empresse donc de répondre à ta carte, d'autant plus que je vais être quelques jours sans pouvoir t'écrire, puisque je rentre dans les tranchées ce soir.

Tu as vu Madame Thébault me dit-tu, et elle t'a annoncé que son mari était évacué⁶⁰. Elle n'a pas à s'en féliciter car je ne crois pas que ce soit pour longtemps : il n'a qu'un gros rhume et il n'est qu'à sept kilomètres d'ici où je suis en ce moment. Il va se reposer quelques jours et il reviendra bientôt, car en ce moment on a bien besoin des officiers. Inutile de répéter ceci à Madame Thébault, car son mari lui a peut-être dit autre chose pour lui faire plaisir. 2^e ne m'écris donc jamais sur une carte postale ouverte de pareilles choses. Tu me dis «Thébault est évacué, il a de la chance» ; ce sont des choses que l'on pense, mais qu'on écrit pas : cela peut-être mal interprété par d'autres qui peuvent croire que nous cherchons l'occasion d'en faire autant.

Comme je te l'ai écrit hier, j'attends toujours des nouvelles de Wilfrid.

Ici il fait un temps superbe en ce moment, tant mieux car la vie des tranchées sera moins pénible. Depuis mon arrivée ici, nous avons eu beaucoup d'eau et un temps très froid, j'ai un gros rhume de cerveau depuis 4 ou 5 jours et qui ne me quitte pas.

Je t'envoie mille gros Baisers ainsi que pour mon petit Georges. Mon souvenir à tous.

Ton Jo

Lettre du 23 avril 1915

Chère petite femme,

Tu dois te demander ce que je deviens car voici quelques jours que je n'ai pu t'écrire. Je viens en effet de terminer mon service dans la tranchée et pendant les 4 jours que je viens d'y passer il m'a été impossible de te griffonner une carte tant le service a été dur. Il est onze heure. Je suis rentré des tranchées ce matin à 5 h Après avoir fait 15 kilomètres et passer 4 nuits blanches à 20 m des Boches, tu comprends que devant et si près d'eux, on a pas envie de dormir⁶¹...

60. Rappelons que l'épouse du capitaine Thébault, commandant de la 12^e compagnie du 41^e RI, réside dans la même rue que Marcelle Alesté. Il n'a pas été possible de trouver trace de son évacuation dans les JMO du 41^e RI. Cette évacuation n'a d'ailleurs été que de courte durée : il est de retour sur le front vers le 20 mai, ainsi que l'indique Joseph Alesté dans sa lettre du 25 de ce mois. Le capitaine Thébault participe de ce fait à l'attaque des 16-17 juin 1915. Il est tué le 17 à Roclincourt (Pas-de-Calais), quelques heures après Alesté.

61. Dans ce secteur d'Artois, les premières lignes françaises sont fréquemment à moins de 50 mètres des lignes allemandes, et même à moins de 20 mètres, du fait de la conquête/reconquête de tranchées ayant été creusées par l'ennemi. C'est autour des «barrages» mis

Enfin me voici au repos pendant 4 jours, à moins qu'on ait besoin de nous pour renforcer les autres troupes en cas d'attaque, ce qui cependant m'étonnerait beaucoup. Car les Boches sont plutôt tranquilles en ce moment et nous craignent plutôt.

M'as-tu adresser mon colis ? Si non, envoie-moi une culotte, mon calot, une cuvette et un veston caoutchouté, c'est à dire imperméable, car ce sont des ustensiles qu'on ne se procure pas ici.

J'espère que tu es toujours bien ainsi que mon petit Georges. Je pense souvent à vous deux.

J'ai reçu une carte de Wilfrid il y a 3 ou 4 jours mais rien de toi. Tu devrais cependant m'écrire malgré que tu ne reçoives rien de ma part, tes lettres me distrairaient et m'enverraient un peu de vous deux dans la tranchée, et me feraient plaisir.

De gros baisers à vous deux. Mille grosses caresses. Bonjour à tous.

Ton Jo

[PS :] Je t'écrirai ce soir ou demain matin. Je vais me reposer un peu.

Lettre du 24 avril 1915

Le 24 avril 1915

Chère petite femme,

Tu dois te demander ce que je deviens, car tu n'as rien reçu depuis quelques jours, rien de nouveau cependant. Je suis toujours très bien mais très occupé, nous voyageons beaucoup d'un cantonnement à l'autre et comme je ne suis pas très entraîné à la marche, je suis très fatigué. Le régiment est en repos pour quelques jours, c'est-à-dire que j'ai quitté les tranchées et j'espère ne plus y retourner. L'avis général est que d'ici quelques jours il se passera de grandes choses. Ouh, comment, quand exactement, je ne puis rien ajouter à ce sujet, car les ordres sont très sévères et il est bien défendu de donner les moindres renseignements. On a d'ailleurs raison. Pour ma part je suis heureux de participer au grand coup, il ne sera pas aussi terrible qu'on le dit, car nous avons de nombreux canons et une quantité incalculable de munitions. Avec cela, il ne restera rien devant nous, ce sera même un plaisir que d'avancer.

J'espère pouvoir t'écrire un peu plus souvent que ces jours derniers, en tous les cas si tu restes quelques jours sans recevoir de mes nouvelles, ne t'en inquiète pas, c'est que tout va bien.

J'espère que tu es toujours bien ainsi que mon fils. J'ai reçu hier au soir ton petit colis postal soit une cuvette, des faux-cols, un tube de pâte pour moustaches, merci. M'as-tu également envoyé ma culotte ?

en place à la hâte dans les boyaux reliant les anciennes premières lignes ennemies à celles qu'il occupe désormais que l'on se bat à coup de grenades notamment : dans ces secteurs, l'artillerie ne peut en effet entrer en action au risque de toucher ses propres troupes.

J'ai eu le plaisir de rencontrer dans les environs M. Véron de Rennes, Perchais et Grilliat. Nous avons causé longuement ensemble⁶². J'ai reçu le faire-part de Mme Grilliat. J'ai donc adressé nos condoléances à M. Grilliat⁶³. Il a été parti 5 jours à Rennes pour s'occuper de sa petite fille. Il m'a dit ne pas t'avoir vu. As-tu été à l'enterrement de Madame Grilliat ?

J'ai reçu ces jours derniers un mot de ton papa et de Wilfrid ; dès que j'aurai un instant de leur écrirai.

De gros baiser et mille caresses en attendant pour vous deux.

Ton Jo

Lettre du 1^{er} mai 1915

Le 1^{er} mai 1915

Chère petite femme,

Je reçois très rarement de tes nouvelles, deux lettres en douze jours ! Ce n'est pas beaucoup. Hier au soir, j'ai reçu un mot daté du 28, c'est croire que le courrier ne va pas si mal que cela, et que tu ne m'écris pas souvent. Ton mot était d'ailleurs bien bref...

J'ai reçu également ton petit colis, la timbale *etc.* ; je suis étonné que ma culotte soit toujours chez Philippe et pas encore prête, voici un mois que je l'attends⁶⁴. Si, au reçu de ma lettre, tu ne l'as pas expédiée, garde-la ; si elle est partie, tant pis, mais elle aura des chances de ne pas me parvenir désormais, car nous ne restons pas longtemps dans le même endroit. Nous nous attendons à beaucoup de choses d'un moment à l'autre. Tu auras donc encore fait des frais inutilement, mais tu ne t'es pas pressé de me l'envoyer, cette culotte !...

D'ici, j'aurais beaucoup de choses à te raconter mais les lettres sont soumises à un contrôle très sérieux (on a raison d'ailleurs) et comme je tiens à ce que

62. Le sous-lieutenant Constant Véron sert, comme Joseph Alesté, au 13^e hussards dont il commande, depuis janvier 1915, le 1^{er} groupe cycliste. Né le 30 mars 1866 à Rennes (Ille-et-Vilaine), il est à la tête d'une entreprise de négoce de chiffons en gros, installée rue de Dinan. Engagé conditionnel au 12^e régiment de hussards en 1885 pendant son service militaire, il est sous-lieutenant de réserve en octobre 1891, affecté au 2^e régiment de chasseurs de Pontivy. En septembre 1898, il rejoint le 13^e régiment de hussards de Dinan. Démissionnaire en novembre 1907, il est réintégré dans les cadres de ce même régiment le 20 août 1914. Il passe lieutenant le 25 mai 1915. Après des ennuis de santé contractés en Argonne, il est rayé des cadres le 30 décembre 1916 (Arch. nat., LH/19800035/761/86461 ; SHD/DAT, 5 Ye 83 179, dossier Constant Véron). Le second personnage évoqué par Joseph Alesté est sans doute Alexandre Perchais, qui réside 3, boulevard Magenta à Rennes. Quant à Henri Grilliat, il est, avant-guerre, le directeur de la succursale Peugeot à Rennes, installée 14, rue Dupont-des-Loges où semble avoir été employé Joseph Alesté s'il on en croit l'usage qu'il fait, pour certaines lettres, de papier à en-tête de cette entreprise. Ceci justifierait la question de l'officier quant à la présence de son épouse aux obsèques de madame Grilliat.

63. Les obsèques de madame Grilliat, décédée à 33 ans, sont célébrées en l'église de Toussaints à Rennes le 5 avril 1915 (*L'Ouest-Eclair*, 4 avril 1915).

64. Ce « Philippe » n'a pu être identifié.

les rares lettres que je t'adresse te parviennent le plus tôt possible, je me contente d'obéir aux ordres que nous avons reçus.

Que deviens-tu et que fais-tu ? As-tu toujours le contrôleur d'armée et sa grande famille comme locataire ? Toujours aimable ? N'oublie pas de présenter mes respects à la dame, je l'ai trouvée bien aimable pendant les quelques jours que j'ai passés à Rennes.

Alors Wilfrid est parti avec un bataillon de marche, c'est de sa faute... Il n'avait qu'à dire qu'il était engagé au 41^e et qu'il voulait rejoindre le 41^e et c'était chose faite. Il pouvait également demander ma c[ompagn]ie. Comme beau frère, il aurait été agréé

J'espère que mon fils va de mieux en mieux. Tu ne m'avais pas dit qu'il avait un gros rhume. L'essentiel, c'est qu'il soit passé, mais prends bien garde à lui : tu sais qu'il est très turbulent et qu'un chaud et froid s'attrape très vite.

Je vous envoie mille gros baisers à vous deux, j'espère que ton papa, Mary Augier sont très bien. Rappel moi à leur souvenir.

Mille caresses à vous deux.

Ton Jo

Lettre du 5 mai 1915

Le 5 mai 1915

Chère petite femme,

Toujours rien de nouveau, nous sommes toujours dans l'attente. J'ai reçu ma culotte hier, il était temps car d'ici quelques jours nous serons loin. J'ai également reçu ta lettre très courte, mais enfin l'essentiel c'est qu'elle m'apporte de vos nouvelles à tous les deux.

J'ai reçu une carte de Wilfrid adressée de Versailles. Il m'enverra, me dit-il, sa nouvelle adresse dès que possible. Je ne crois pas qu'il vienne dans la région et qu'il fasse partie du 70^e, les bataillons de marche formant une nouvelle formation.

Georges m'a adressé une petite lettre également mais je renonce à lui écrire. Il se plaint toujours de ne pas recevoir mes lettres.

J'espère chère petite femme que toi et mon fils êtes bien. Je voudrais bien vous revoir tous les deux. Cela ne tardera peut-être pas.

De gros baisers. Mille caresses.

Ton Jo

[PS :] Bonjour affectueux à tous. Je garde les jumelles à ton papa, parce qu'elles me sont et vont m'être d'une grande utilité.

Lettre du 8 mai 1915

Le 8 mai 1915

9 heures du soir

Petite femme chérie,

Depuis 3 jours, je suis avec mes hommes dans l'attente. Ce soir enfin, nous venons de recevoir l'ordre : c'est pour demain matin. Nous partons à deux heures pour X... Je n'ai pas encore le droit de te l'écrire, et demain à cette heure-ci, il se sera passé de grandes choses...

Pour ma part, je suis enfin content de taper un bon coup. Le moral de mes hommes est aussi excellent, et je crois que demain, après-demain et pendant tous les jours où il faudra se battre pour assurer enfin la victoire finale, je suis certain de pouvoir compter sur mes hommes pendant tout le temps qu'il faudra.

Ce soir, je leur ai fait une petite causerie avant le grand départ, je leur ai dit que cette fois il fallait coûte que coûte que notre attaque réussisse, s'en quoi la guerre pouvait encore durer très longtemps, ce qu'ils ne veulent pas à aucun prix. En général, ils sont donc tous décidés à se battre comme des lions et à vendre chèrement leurs vies.

Quant à moi, chère petite femme, il est mieux de te dire que je vais faire mon devoir, tout mon devoir. Je n'ai pas peur parce que 1° je suis certain de revenir et 2° parce que je ne crains pas les Boches, à qui je compte faire payer cher les choses ignobles qu'ils ont faites en France. Je demande également à n'être pas trop gravement blessé, non pas parce que j'ai peur de souffrir mais parce que je veux me battre jusqu'au bout, je veux rester avec mes hommes jusqu'au dernier jour, jusqu'à notre rentrée en territoire allemand. Une fois là, cela me sera égal d'être blessé et de souffrir à mon tour, pour payer ma dette à la Patrie, comme mes camarades.

Donc, chère petite femme, au revoir. Prie bien pour moi pendant ces quelques jours. Je vais penser toujours à vous deux pendant ces grandes et belles heures de la Revanche et c'est avec votre souvenir à toi, petite femme chérie, et à mon petit Georges adoré que je suis sûr de revenir victorieux.

Je vous envoie mille gros baisers et mille caresses. Je vous embrasse follement.

Ton Jo

[PS :] Aie toujours soin de mon fils.

Carte du 9 mai 1915

Tout va bien. Je vous embrasse bien fort tous les deux.

Mille caresses.

Bonjour affectueux à tous.

Joseph Alesté

Le 8 Mai 1915
 9 heures du soir -
 Petite femme chère - Depuis 3 jours,
 je suis, avec mes hommes, sans l'attente,
 ce soir enfin nous venons de recevoir
 l'ordre, c'est pour demain matin,
 nous partons à deux heures
 pour X... Je n'ai pas encore le
 droit de te l'écrire, et demain
 à cette heure-ci, il se sera
 passé de grandes choses, ..
 Pour ma part je suis
 enfin content de taper un
 bon coup, le moral de mes
 hommes est aussi excellent,
 et je crois que demain après-
 demain et pendant tous les
 jours on le fera bien battre

Illustration 7

Lettre du 8 mai 1915, veille de l'offensive en Artois

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

Joseph Alesté y exprime l'espoir d'une victoire, sans dissimuler les difficultés qui attendent les Français.

Lettre du 12 mai 1915

Le 12 mai 1915

Petite femme chérie,

Je reçois ta lettre du 8 à l'instant. J'en suis tout étonné car depuis 4 jours nous nous battons dur et la bataille est terrible. Malgré tout, je reste debout et j'ai l'espoir de toujours rester.

Tu me dis que Wilfrid est au 70^e; cela m'étonne car le 70^e est ici avec mon rég[imen]t⁶⁵. Le 41^e l'a même remplacé hier après l'attaque⁶⁶. J'ai demandé pourtant si le bataillon de marche était arrivé, et on m'a toujours répondu non. Tant mieux, car le 70^e a payé cher, très cher même, sa dette hier.

Tu me dis que tu as reçu ta feuille de contribution pour la villa de Morgat et que tu ne sais que faire⁶⁷. Je te l'ai cependant répété plusieurs fois : ne fait rien tant que je serai mobilisé et que je me battraï ; garde ton argent, tu en auras besoin peut-être. Donc, c'est bien entendu, ne fait rien ni pour Morgat ni pour Rennes, rien rien.

J'espère que tu es bien, Di aussi. Je pense souvent à vous deux, tu embraseras doublement mon fils à l'occasion de son anniversaire qui a lieu dans 6 jours le 18 mai. Hélas, est-ce loin ce 18 mai 1912!!

Chère petite femme, prie bien pour moi et aussi parce que nous espérons la victoire. Il nous la faut à tout prix pour que nous soyons heureux plus tard. Je vais faire mon possible pour cela. Vive la France !

Je vous fais mille caresses et vous embrasse longuement tous les deux.

Ton Jo

PS : tu n'as touché que 120 fr. chez le trésorier, parce que nous ne pouvons délégué que la moitié de notre solde qui est de 240 fr. Les 90 fr. que nous touchons ne rentre pas dans la solde, c'est une indemnité que nous touchons au front.

65. Promu sergent le 22 avril 1915, Wilfrid Guillaume est bien muté au 70^e RI le 24 avril. C'est avec ce régiment vitréen qu'il rejoint le lendemain la zone des armées. Il ne semble pas cependant avoir participé à l'attaque du 9 mai. Le 18 en revanche, il passe au 160^e RI de Toul, un régiment ne dépendant donc pas du 10^e corps d'armée mais du 20^e de Nancy. Le 23 mai au plus tard, il gagne les premières lignes.

66. Le 41^e RI de Rennes et le 70^e RI de Vitré constituent, depuis la mobilisation et pour quelques semaines encore, la 37^e brigade d'infanterie. Les deux régiments occupent de ce fait les mêmes tranchées, se relevant l'un l'autre. Lorsque l'un est en première ligne, l'autre est au repos ; lorsque l'un attaque, l'autre l'appuie, prêt à le relever. Le 9 mai, c'est le 70^e RI qui constitue la première vague. Le 16 juin, ce sera le 41^e RI.

67. Les Alesté possédaient une villa à Morgat, petite station balnéaire de la presqu'île de Crozon (Finistère), qu'ils louaient avant la guerre (voir *supra*, p. 222). Le conflit est à l'origine d'un manque à gagner, les touristes ayant, notamment au cours de l'été 1914, déserté la Bretagne, ainsi que le laisse entendre Joseph Alesté dans une de ses lettres du 29 mai. La saison 1915 ne s'annonce d'ailleurs guère plus satisfaisante. Notons que le couple possédait également à Rennes au moins un autre logement loué, sans que l'on sache s'il s'agissait d'un appartement ou d'une maison (voir *supra*, Lettre du 1^{er} mai 1915).

J'ai donc touché ici $120 + 90 = 210$ fr. Je les ai renfermé dans une lettre que tu recevras au cas où il m'arriverait quelque chose... Mille gros baisers. Jo.

J'ai également reçu ma culotte. Je t'ai écrit à ce sujet. Mes amitiés à toute la famille.

J'ai fait couper ma barbe, il faisait trop chaud.

Carte du 15 mai 1915

Le 15 mai 1915

Chère petite femme,

La tâche est rude mais tout va bien. Encore quelques jours et nous sommes en route pour Berlin !... J'ai reçu une carte de Wilfrid ; il est affecté au [20]^e corps, par conséquent assez loin de moi⁶⁸.

J'espère que tu es bien ainsi que mon Di adoré. Tue-t-il toujours beaucoup de Boches avec son fusil de bois ?...

Mille gros baisers et caresses à vous deux, amitiés à tous.

Ton Joseph Alesté

Carte du 18 mai 1915

Le 18 mai 1915

Rien de nouveau, la lutte continue. Je vais bien. Bonjour à toute la famille.

Je t'embrasse bien fort ainsi que Di. Mille caresses à vous deux.

C'est aujourd'hui son anniversaire.

Joseph Alesté

Lettre du 18 mai 1915

Le 18 mai 1915

Chère petite femme,

Je viens de recevoir à l'instant avec ta lettre le long griffonnage de mon fils, tous deux m'ont fait très plaisir. Je suis heureux de constater que, lorsque mon fils est au bureau de son grand-père, il songe et écrit à son papa à la guerre. Hélas oui, depuis quelques jours nous sommes à la guerre. Le grand nombre de camarades que nous avons là devant nos tranchées nous le dit à chaque instant. L'action a été terrible, une fois encore j'ai pu en réchapper. Je crois même que le grand nombre des absents nous empêchera de recommencer de nouveau. En tout cas, à part quelques petites escarmouches et des incidents de la guerre qu'il faut prévoir à tout moment, je crois l'action arrêtée pour longtemps. Me voilà donc tranquille

68. Le secteur occupé par le 20^e corps d'armée est en fait à moins de 5 km à l'ouest de celui confié au 10^e corps. Sur le front cependant, les distances relatives n'ont rien de commun avec les distances réelles, et surtout avec ces mêmes distances à l'arrière.

jusqu'à nouvel ordre. J'avais pris toutes mes précautions pour l'attaque. J'étais armé jusqu'aux dents : j'avais avec mon revolver, un fusil à baïonnette. J'avais jugé à propos de laisser à l'arrière mon sabre pour ne pas me faire remarquer. Les Allemands visent surtout les officiers. C'est ainsi que sur 30 officiers qui ont pris part au combat, 22 sont hors de combat.

De Wilfrid, je reçois des cartes très souvent. Il n'a certes pas pris part au combat puisque j'ai une carte datée du 14.

Chère petite femme au revoir. Je t'embrasse bien fort ainsi que mon adorable petit Di.

Bonjour à tous.

Ton Jo

PS : Tu dois connaître des dames qui font partie de certaines sociétés et qui adressent des colis aux militaires. Je serais très heureux que l'on m'[en] adresse pour mes hommes.

Carte du 21 mai 1915

Le 21 mai 1915

Je t'écrirai plus longuement demain. Tout va bien. Je vous embrasse tous les deux.

Jo

Lettre du 24 mai 1915

Le 24 mai 1915

Chère petite femme,

Je suis en possession de la lettre du 18 mai. Je l'ai reçu il y a 2 jours mais je n'ai pu te répondre plus tôt, car je suis toujours dans les tranchées. Je suis heureux que les journaux réussissent à vous combler de joie à ce point, mais ici nous ne sommes pas de votre avis. Nous trouvons au contraire que cela va très mal.

Voici en effet notre action arrêtée une fois de plus, pourquoi puisque cela allez si bien, les journaux ont oublié de vous dire le nombre des pertes, et si je te disais que c'est justement parce que ces pertes sont énormes que nous avons jugé à propos de cesser l'attaque. Le terrain gagné nous coutait trop cher.

De mon côté nous n'avons rien fait de bon que de perdre des hommes, j'en aurai long à dire à ce sujet après la guerre : nous nous sommes battus du 9 au 14 ; depuis, nous occupons comme par le passé nos tranchées. Depuis le 9 au matin, je n'ai donc pu ni me laver ni me changer, nous sommes encore dans la tranchée jusqu'au 26, cela n'a rien d'agréable.

Sur les 300 m de distance qui nous séparent des Boches, gisent tous les corps de nos camarades, qu'il est impossible de ramener puisqu'il n'y a pas d'armistice. Cela commence à sentir très fort ; dans quelques jours, on ne pourra plus respirer.

J'ai écrit il y a quelques jours à ton papa, il a dû te confirmer la mort de Brégain, Duhail et de plusieurs Rennais⁶⁹. Nous devons peut-être recommencer d'ici quelques jours, ailleurs dit-on. Je souhaite que l'attaque soit mieux conduite. J'ai reçu la 2^e lettre de mon fils⁷⁰. Elle m'a fait bien plaisir et j'ai été tout heureux de constater les progrès immenses qu'il a fait depuis sa dernière lettre. Tu remercieras Marie de ma part. J'ai reçu hier la carte de Wilfrid ; il a changé de régiment : il est au 160^e me dit-il. S'il le veut, je vais demander au colonel de le faire revenir au 41^e. Je lui écris par ce même courrier.

Bonjour a vous autres, à toute la famille

En attendant, je t'embrasse bien fort ainsi que mon fils.

Ton Jo

Lettre du 25 mai 1915

Le 25 mai 1915

Chère petite femme,

Je viens de recevoir ce matin dans la tranchée la visite du capitaine Thébault. Il est revenu sur le front depuis quatre jours. Sa compagnie vient ce soir remplacer la mienne aux tranchées. Il est venu reconnaître l'emplacement pour pouvoir disposer sa c[ompagn]ie et a donc profité de son passage pour me venir voir.

Il m'a dit t'avoir rencontrée dans la rue et n'avoir pu te causer parce qu'il était accompagné. Il n'a également pu aller te voir avant de partir car, comme moi, il a appris son départ la veille, le temps de faire ses préparatifs, ses adieux et il a oublié... mais n'aie crainte, je lui revaudrai cela.

Je pars donc ce soir dans la nuit au repos pendant 4 jours, oh ! pas très loin des tranchées, à 3 kilomètres tout au plus à l'arrière. Nous allons en réserve. Enfin pendant ces 4 jours je vais enfin pouvoir me nettoyer. Penses donc que depuis le 8 au soir, je n'ai pas, après nous être battus pendant 4 jours du 9 au 13, je n'ai pas dis-je quitté les tranchées. Inutile de te dire si je suis sale. Beaucoup de mes camarades ont même des petites bêtes ce qui n'est pas agréable du tout.

Tu me parles sur ta lettre d'hier soir que j'ai tort de garder tant d'argent sur moi, mais tu oublies donc que, depuis le 9, il a fallu non seulement se nourrir

69. Le sous-lieutenant André Brégain est tué le 9 mai 1915 à Arras. La déclaration de décès est faite le 9 juin 1915 à Rennes, *L'Ouest-Éclair* du 8 juin 1915 ayant publié la veille un avis d'obsèques. Quant au lieutenant Alfred Duhail, commandant la 1^{re} compagnie du 41^e RI pendant quelques semaines en novembre 1914, chef de section dans cette même compagnie à compter de décembre, il est tué à l'ennemi le 13 mai 1915 dans le secteur de Chantecler, commune de Roclincourt (Pas-de-Calais). Né le 15 août 1865 à Alençon, Marie Alfred Almire Duhail s'était engagé en 1885. Caporal en 1886, il est promu sous-lieutenant de réserve en 1890, passant du 102^e RI au 41^e RI en 1895. Lieutenant en 1898, il est versé au 75^e RIT du fait de son âge en 1909. À en croire son avis de décès, publié par *L'Ouest-Éclair* le 27 mai 1915, il s'est porté volontaire, à l'été 1914, pour être affecté au 41^e RI plutôt que dans la territoriale (Arch. dép. de l'Orne, 1 R 1013, registres matricules du bureau d'Alençon, classe 1885).

70. Cette lettre, particulièrement difficile à déchiffrer — son fils n'a que 3 ans — a été conservée.

avec des conserves qui coûte très cher, le vin encore plus car il est défendu de boire de l'eau dans la région à cause des nombreux cadavres qui y sont enterrés. Mais il m'a fallu, et il va encore le falloir, acheter du linge. Je n'en ai plus depuis longtemps : il m'a fallu jeter le linge sale parce qu'il était impossible de le laver et qu'il finit par être encombrant. De plus je puis très bien être fait prisonnier ; dans ce cas, je serais plutôt à plaindre si je n'avais pas d'argent car la ration n'est pas très forte...

Chère petite femme au revoir. Je t'écrirai du cantonnement. Je t'embrasse bien fort en attendant. Mille grosses caresses à Di. J'espère qu'il est toujours très bien. Amitiés à tous.

Je t'envverrai 200 francs à la fin du mois...

Carte du 27 mai 1915

Mille caresses et tendresses à vous deux.

Joseph Alesté

Carte du 28 mai 1915

Le 28 mai 1915

Chère petite femme,

Je n'ai pas le temps de t'écrire longuement car je suis bien occupé depuis q[uel]q[ues] jours et très fatigué. Malgré cela tout va bien.

A bientôt. Mille tendresses à vous deux. Je vous embrasse.

Joseph Alesté

Lettre du 29 mai 1915 (1)

Le 29 mai 1915

Chère petite femme,

Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis deux jours et cependant notre courrier nous parvient assez facilement depuis quelques jours. Je suis sorti des tranchées depuis avant hier. Nous devons nous reposer jusqu'au 1^{er} juin, date à laquelle nous supposons que nous devons reprendre l'attaque⁷¹. Nous n'avons à ce sujet pas d'ordres précis, pour encore ; nous ne les aurons d'ailleurs que la veille de l'attaque. Ces 4 jours de repos que nous avons gagnés après 19 jours de tranchées consécutifs nous permettront de nous reposer quelque peu, mais ne réussirons certainement pas à remonter le moral des hommes qui sont quelque peu déprimés

71. Il n'y a finalement pas d'attaque à la date évoquée par Joseph Alesté. Du 1^{er} au 4 juin, le 41^e RI est occupé à des « travaux et exercices de cantonnement ». « Rien à signaler » indiquent même les JMO du régiment pour cette période. Ce n'est que le 5 au soir que le 41^e reprend les tranchées, les premières lignes revenant d'ailleurs au 2^e bataillon, celui du sous-lieutenant (SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 1^{er}-5 juin 1915).

depuis la dernière attaque où ils ont laissé de nombreux camarades. Je serai désolé si nous devons recommencer l'attaque là où les nôtres n'ont déjà pas réussi, mais je suis certain que si l'on nous faisait attaquer plus sur la gauche, où nos troupes ont déjà obtenu un petit succès, je suis certain, dis-je, que les hommes marcheraient bravement sur l'ennemi et seraient même terribles⁷². Pour ma part, c'est aussi ce que je demande. Je ferai mon devoir aussi bien ici que là-bas. Les ordres que je recevrai seront certainement exécutés à la lettre, mais je ne suis pas seul ; j'ai également la responsabilité de mes hommes et il ne faut surtout pas qu'il y ait un seul qui ne marche pas.

En somme, je n'ai pas plus à craindre qu'il y a 3 semaines. La lutte sera peut-être très chaude mais tu sais bien qu'à n'importe quel moment je ferai ce que je dois faire. D'ailleurs, je te l'ai toujours dit, je reviendrai. Ton fils lui-même te dis souvent « papa reviendra », donc patiente encore quelques jours. Cette attaque sera certainement la dernière que j'aurai l'occasion de faire. Prie toujours pour moi, aie beaucoup de courage, prends bien soin de notre petit Di.

Je vous embrasse follement tous les deux.

Ton Jo.

[PS:] Je n'ai encore rien reçu de Papa. Amitié à tous.

Lettre du 29 mai 1915 (2)

Chère petite femme,

Je t'ai écrit une longue lettre ce matin mais je n'ai pas eu le temps de te dire tout ce que je voulais, presque donc. Je suis au repos jusqu'après-demain, je profite pour passer avec toi le plus longtemps possible. J'espère que tu en seras contente.

Je t'ai fait adresser hier ma montre-bracelet qui ne m'a rendu aucun service depuis que Grimoux me l'a donnée⁷³. Je lui avais cependant dit de me donner quelque chose de solide mais je crois qu'il s'est moqué de moi, aussi je ne suis pas du tout content. Il a, m'as-tu dit, acheté une nouvelle 12 HP Peugeot. Eh bien, il aurait également pu, s'il avait agi en ami, dire à la maison Peugeot qu'elle me réserve une commission ; puisque même il avait l'intention d'en acheter une pendant mon séjour à Rennes, il aurait dû dès ce moment soit l'acheter ou en tout cas me faire réserver une commission. Maintenant il n'y a rien à faire, pour moi du moins, car à quel titre veux-tu que je réclame, tous les agents ayant droit de vendre à Rennes. Quant à Grimoux lui-même, si vraiment je puis le considérer comme un ami, il doit obtenir une commission pour moi. Je crois d'ailleurs la mériter car je lui ai fait suffisamment de réduction et de gentillesse sur sa dernière voiture.

72. Dans le secteur dévolu au 10^e CA, toutes les attaques ont échoué au cours du mois de mai. Il en va très largement de même dans celui du 17^e corps, juste à sa gauche. En revanche, plus à l'ouest et au nord, les 20^e et 33^e CA, entre autres, ont progressé de plusieurs kilomètres. C'est sans doute là que Joseph Alesté souhaiterait voir le régiment engagé.

73. Joseph Alesté fait sans doute ici référence au propriétaire de la bijouterie Grimoux, installée 5-7, rue de l'Horloge, à Rennes.

Inutile m'envoyer de montre jusqu'à nouvel ordre, d'ici quelques jours je vais être encore très occupé et ma foi, si je suis blessé, je tâcherai de me faire évacuer sur Rennes ; donc, si j'ai besoin de ma montre, je t'écrirai après.

Ci-joint je t'adresse un mandat-poste de deux cents francs. J'ai touché ma solde aujourd'hui 29, de crainte que nous partions demain ; une fois en route, ce serait trop tard. Tu as dû de ton côté touché 120 fr. + 120 fr. le mois dernier soit 240 fr. Quant à moi j'ai touché la différence $120 + 90 = 210$, autant le mois dernier soit 420. Je t'adresse 200 fr. Tu vois donc que malgré mes dépenses, j'aurai fait mon possible pour économiser puisque je n'aurai dépensé que 220 en deux mois. Cela est dû au 21 jours que nous avons passés dans la tranchée sans sortir. De ton côté tu as touché ton loyer mensuel. J'espère que tu fais également des économies car tu n'as aucune dépense à faire puisque tu manges chez Papa. Quant à la toilette, sois toujours bien mais ce n'est pas le moment de faire des folies. Soigne-toi bien, habille bien et gâtes bien mon petit Georges, ne te prive pas, mais sois économe. Tu sais qu'après la guerre, les affaires ne seront pas brillantes au début et que nous serons heureux de retrouver nos économies. Morgat n'a pas été louée 2 années de suite ; cette année il ne faut pas encore y songer, penses donc quelle perte...

L'Italie a déclaré la guerre voici quelques jours, j'espère (j'espère) que cette entrée va hâter et nous amener la fin de la guerre. Encore trois mois et j'espère que nous serons tous réunis. Je m'ennuie très fort, je pense souvent à vous, à mon petit Di adoré. Sa longue lettre de la semaine dernière m'a fait bien plaisir, je l'ai lue très souvent. Je l'ai mise de côté car s'il ne l'a pas écrite lui-même, je suis sûr que c'est sa petite main qui m'a griffonné cette lettre. Et puis j'ai la certitude qu'il pense à son papa. Je crois le voir au bureau de son grand-père et dire : « Di écrit à Papa, maman ». Il doit être très grand maintenant. Sais-tu que cela me ferait plaisir de l'avoir seul en photographie. Je l'ai bien avec toi et avec nous deux mais il paraît si petit tandis qu'il me semble si je l'ai seul il serait plus grand et je connaîtrais mieux ses traits. Mais il est inutile d'aller avec lui chez Very car il prend plutôt cher⁷⁴. Si tu trouvais un bon photographe qui le réussirait en carte postale, cela me ferait bien plaisir...

Tu m'as dit sur une de tes dernières lettres que ton papa avait reçu ma lettre. Je suis étonné de n'avoir encore pas reçu sa réponse. Tu lui diras qu'il m'écrive un petit mot dès qu'il aura le temps. Cela me fait toujours plaisir de recevoir des nouvelles de toute la famille. J'espère qu'il est très bien ainsi que Angèle, Mary, auxquelles j'ai écrit une carte il y a une huitaine pour leur demander de leurs nouvelles. Tu remercieras une fois de plus Marie Hamon pour les lettres de mon petit Di.

Chère petite femme je te charge de beaucoup de choses auprès de toute la famille.

74. Le studio photo E. Verry, 53 boulevard de la Liberté, est alors le plus en vue parmi la douzaine de magasins de ce type existant à Rennes avant-guerre. Dans ses publicités, il vante notamment « ses inimitables portraits d'enfants », ce qui explique sans doute la remarque faite par Joseph Alesté.



Illustration 8
Georges (« Di ») à 3 ans, en mai 1915

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

L'enfant a été placé debout sur une chaise, peut-être pour mieux montrer sa stature et répondre aux demandes de son père dans ses lettres du 29 mai/2 et du 14 juin 1915 : Joseph Alesté n'aura donc jamais vu cette photographie de son fils.

A toi et mon petit Di je vous fais mille grosses caresses et vous embrasse tous les deux follement.

De Georges je n'ai rien reçu depuis très longtemps, il se plaint toujours d'ailleurs de jamais recevoir mes cartes, aussi je donne ma démission.

Quant à Wilfrid je lui ai écrit longuement de ma tranchée av[ant]-hier et lui ai demandé si cela lui ferai plaisir de revenir au 41^e. Dans l'affirmative j'ai l'intention de le demander au Colonel, qui je suis certain ne le refusera pas

Je vous embrasse encore une fois.

Ton Jo

PS : Je n'ai pu avoir un mandat hier. J'ai fait prendre un mandat-carte de 200 fr. que tu recevras un jour après cette lettre qui ne pourra elle-même partir que demain. Tu pourras m'envoyer une autre photo de nous trois dans ta prochaine lettre. La mienne est complètement frippée, impossible de reconnaître Di.

Jo

13 h 30 le 30 mai 1915. Nous venons de recevoir l'ordre de nous tenir prêts, nous partons très probablement à 16 heures. On attaque dit-on cette nuit ou dès la pointe du jour. Nous avons 18 km à faire avant d'y arriver. Je vous embrasse encore une fois.

Jo

Je viens de recevoir en terminant ta lettre du 27 et ton colis. Je viens de distribuer le tout aux hommes et ils m'ont dit de te remercier.

Lettre du 2 juin 1915

Le 2 juin 1915

Chère petite femme,

J'ai reçu ta lettre et celle de ton papa. Les deux m'ont fait plaisir. Ci-joint tu trouveras le mandat de 200 francs que je t'ai annoncé. Je n'ai pu avoir un mandat-carte, celui-ci t'arrivera aussi vite et offrira autant de garanties, en recommandant ma lettre...

Ici, rien de nouveau depuis ma dernière lettre si ce n'est que nous avons retardé l'attaque de quelques jours, pour des raisons que je ne puis te donner... Dès qu'il y aura du nouveau, je t'écrirai. En tout cas, je t'enverrai une carte avant de partir.

Embrasse bien mon fils. Bonjour et amitiés à toute la famille.

Je t'embrasse bien fort.

Ton Jo

Carte du 3 juin 1915

Le 3 juin 1915

Je t'ai adressé une lettre recommandée hier avec ce que je t'avais annoncé. Tu la recevras peut-être un peu plus tard... Par ici rien de nouveau jusqu'à nouvel ordre, tout va bien. J'espère que toi et mon petit Georges vous portez bien.

Je vous embrasse tous les deux.

Joseph Alesté

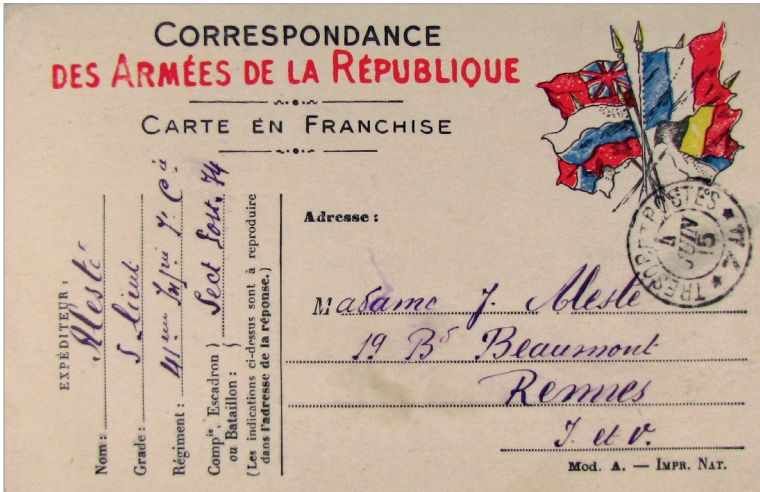


Illustration 9

Carte de correspondance en franchise, postée le 4 juin 1915

(Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 J 1003.)

Elle permettait aux militaires d'adresser de brefs messages à leurs proches.

Lettre du 5 juin 1915

Chère petite femme,

J'ai reçu hier au soir ta lettre et celle de M^{lle} Guet que tu y avais jointe. Moi aussi, je suis sans nouvelles de Wilfrid et n'ai pas reçu de réponse aux cartes et lettres que je lui ai adressées depuis bientôt 15 jours⁷⁵. Je suis en somme

75. À cette date, Wilfrid Guillaume est déjà mort. Sergent au 160^e RI, il a été tué lors des combats pour Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais) le 23 mai 1915. Son décès n'est reconnu cependant que par un jugement déclaratif du tribunal de Rennes en date du 22 juillet 1918. Sa famille entame, dès le courant du mois de juin 1915, des démarches auprès de la Croix-Rouge afin de savoir s'il n'aurait pas été fait prisonnier. Par ailleurs, mi-juin, son père recueille le témoignage d'un soldat du 160^e RI, Bulles, blessé le 23 mai et évacué sur un hôpital malouin, se raccrochant au moindre espoir. Il rédige le récit suivant : « Le 23 mai dernier, les 9^e et 10^e Cies du 160^e d'infanterie dont faisait partie le sergent Guillaume ont été commandées vers 3 heures de l'après-midi pour enlever une tranchée allemande entre Neuville-Saint-Vaast et le Labyrinthe, avec les 12 et 11^e Cies dont faisait partie Bulles en soutien. Les deux premières Cies se sont heurtées à des forces beaucoup plus considérables qu'on ne le pensait, ont été décimées en grande partie par le feu des mitrailleuses démasquées au dernier moment et faites prisonnières ; il en aurait été de même des deux autres Cies si le 146^e d'infanterie n'était venu les dégager, mais tous durent se replier et c'est à ce moment que Bulles blessé lui-même d'une balle qui lui a traversé les côtes de droite à gauche rencontra le sergent Guillaume qu'il connaissait ayant été à la même Cie précédemment. Ce dernier était couché sur le revers de la tranchée allemande blessé d'une 1^{re} balle entrée un peu en arrière et sur le coté de la tête et sortie près de la tempe, et d'une autre en pleine poitrine

sans nouvelles de lui depuis le 19 mai. Dès que tu auras des nouvelles de lui, envoie-moi un mot. Je sais que la besogne a été également très rude chez lui⁷⁶. Inutile de m'écrire avant que tu n'aies reçu un mot de moi car tes lettres risqueraient d'être égarées.

Nous recommençons l'attaque demain dans la matinée. Elle sera encore plus terrible car non seulement nous avons nos camarades à venger mais il y a pour nous un point d'honneur. La dernière fois, les 2 bataillons, 1^{er} et 3^e du 41^e, ont échoué; cette fois, c'est mon bataillon qui donc commencera. Nous avons donc décidé coûte que coûte de prendre les tranchées allemandes... Tu me sais brave, je vais donc faire mon devoir, non seulement mon devoir mais il va me falloir montrer aux hommes que cette fois-ci nous gagneront car leur moral est au plus bas depuis que la dernière attaque nous a coûté fort cher et n'a pas réussi. Ne crois pas que malgré cela je vais [y] rester; non, je suis certain de revenir, mais je peux très bien être blessé et être envoyé dans un hôpital très loin.

Donc ne m'écris pas avant d'avoir reçu ma nouvelle adresse. J'espère que tu as reçu ma lettre recommandée et les 200 fr. qui y sont joints.

Quelques jours de patience et j'irai peut-être à Rennes près de toi et mon fils pour longtemps. Tu embrasseras longuement mon petit Georges pour moi. Tu embrasseras ton papa aussi. Mes meilleures amitiés à toute la famille.

Je t'embrasse longtemps, longtemps.

Ton Jo

Lettre du 13 juin 1915

Le 13 mai 1915⁷⁷

Chère petite femme,

Je viens d'écrire un petit mot à l'instant à ton papa. C'est au sujet de Wilfrid. J'ai pu obtenir quelques renseignements à son sujet. Je crois qu'il n'y a pas

entre le poumon et le cœur. Il dit à Bulles: "Mon ami, je suis perdu". A peine pouvait-il causer. Le sergent Guillaume est donc resté sur le terrain occupé par les Allemands et n'a pu être secouru par les nôtres; comme il était sur le revers même de la tranchée, peut-être a-t-il été relevé par les brancardiers allemands. Bulles, évacué à l'arrière en raison de ce qu'il avait pu regagner nos lignes malgré sa blessure, croit que cette tranchée a dû être prise 36 heures après. Dans ce cas, le corps du sergent Guillaume, si il est mort, aurait dû être retrouvé par des camarades et son capitaine doit être fixé à ce sujet.»

76. Le 160^e RI, le régiment dans lequel sert Wilfrid Guillaume, est engagé le 23 mai dans une attaque à proximité de Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais). Un « feu violent de mitrailleuses » prend de flanc la première vague, causant « des pertes considérables » tandis que la deuxième vague, confrontée à une situation identique, subit « des pertes sérieuses », la troisième étant stoppée par le « tir de barrage » de l'artillerie allemande. Les troupes encadrant celles du 160^e RI à gauche et à droite n'ayant « pu sortir de leurs tranchées », le régiment doit faire face non seulement aux Allemands situés face à lui mais aussi aux tirs de ceux des secteurs voisins, les survivants finissant par regagner les parallèles de départ. Une nouvelle attaque est tentée le 24, sans plus de succès (SHD/DAT, 26 N 701/6, JMO du 160^e RI).

77. Joseph Alesté date sa lettre du « 13 mai 1915 ». Dans la mesure où il y évoque la mort de son beau-frère à la date du 23 mai, ce courrier ne peut être que du 13 juin.

beaucoup d'espoir, et qu'il a dû être tué à l'attaque du 23 mai dernier, seulement je ne veux pas le dire carrément à ton papa... Fais-le patienter le plus possible en lui faisant croire que Wilfrid a dû être fait prisonnier.

Quant à moi, nous n'avons pas pu faire l'attaque que nous devrions faire lundi dernier, les travaux préparatoires n'étant pas terminés. Je suis donc revenu, après plusieurs jours de tranchées terribles où nous avons eu beaucoup de tués par les obus, au repos jusqu'à demain soir très probablement⁷⁸. C'est donc après-demain que nous devons donner le grand coup... On a l'air de bien préparer les choses et nous espérons tous réussir à donner une bonne raclée aux Boches...

Ce matin, nous avons célébré un service funèbre pour le Docteur Le Jamtel, beau-fils aux Bétin⁷⁹. Je me suis occupé de tout. Je crois que l'aumônier leur a écrit ; tu recevras peut-être leur visite à titre de remerciement...

J'ai reçu, hier, la photographie de mon Di chéri et de Marie. Elle m'a fait bien plaisir. Tu remercieras Marie Hamon, mais ce n'est pas cela que je t'ai demandé. J'espère que tu m'as bien compris et que tu as fait le nécessaire. Je t'ai demandé la photographie de mon Di en grand et seul, de manière à le voir approximativement en grandeur naturelle. Il paraît très grand mais je veux l'avoir seul...

De Georges, je n'ai plus rien. J'ai d'ailleurs renoncé à lui écrire car il ronchonne toujours. Je ne l'approuve pas d'ailleurs de correspondre avec les «Eugène», alors qu'il sait ne pas faire plaisir à Papa. Il n'est vraiment pas gentil ; c'est un véritable surnois...

Ma petite femme chérie, je t'envoie mille gros baisers et mille caresses pour toi et mon Di chéri. Son griffonnage m'a fait plaisir, car je vois qu'il n'oublie pas son papa. Tu embrasseras ton papa pour moi. Amitiés à tous.

Ton Jo

PS : tu me feras écrire ces cartes par mon fils. Je vous embrasse follement.

78. Du 5 au 11 juin, les pertes sont de 7 morts si l'on s'en tient aux données — très partielles — des morts du 41^e RI indexées sur le site « Mémoire des hommes » pour cette période. Les JMO du régiment signalent entre autres, le 6 juin, que « les tranchées sont bombardées par de gros obus et *minen*. [Une] escouade de la 8^e Cie est complètement enterrée » par une explosion, sans que l'on en sache plus sur les pertes subies (SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI),

79. Médecin aide-major au 2^e bataillon du 41^e RI, le Dr Charles Le Jamtel, avant-guerre médecin à Binic (Côtes-du-Nord), est « tué dans une rue de S[ain]te-Catherine par éclat d'obus » le 8 juin 1915, alors que le régiment est en repos à l'arrière-front (SHD/DAT, 26 N 628/1, JMO du 41^e RI, 8 juin 1915). Un office est célébré à sa mémoire le 30 juin suivant en l'église de Toussaints, à Rennes (*L'Ouest-Éclair*, 28 juin 1915). Ce Guingampais né le 6 novembre 1885 avait en effet épousé une Rennaise, Marguerite Bétin, au printemps 1911. Son frère, E. Le Jamtel, conseiller municipal à Guingamp, est à cette date capitaine au 7^e régiment d'artillerie de campagne (RAC) (Rennes), son beau-frère, Maurice Bétin, servant quant à lui au 10^e RAC, autre régiment d'artillerie rennais : ils ont ainsi sans doute pu assister au service funèbre organisé par Joseph Alesté à Arras pour le médecin du 41^e RI. Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de l'Ouest...*, *op. cit.*, évoque à plusieurs reprises celui aux côtés duquel il a fait les campagnes de Belgique, de la Marne et d'Artois à l'été et à l'automne 1914.

Lettre du 14 juin 1915 (1)

Le 14 juin 1915

Chère petite femme,

J'espère que tu as reçu ma lettre et ton papa aussi. Tu auras donc eu tous les renseignements nécessaires sur Wilfrid. Il est donc inutile que tu écrives à ce militaire à S[ain]t-Malo ou à d'autres, car les renseignements qu'il a pu te donner ou qu'ils te donneront ne peuvent être exacts, attendu que Wilfrid a été versé la 9^e c[ompagn]ie quelques jours avant l'attaque du 23 mai dernier et que, à part les s[ou]s-officiers de sa c[ompagn]ie, personne ne l'a connu au 160^e, et ces s[ou]s-officiers sont rares puisqu'ils sont revenus deux seulement. J'ai vu ces 2 s[ou]s-off. et les 3 soldats qui sont revenus de la tranchée allemande. Aucun d'eux n'a vu Wilfrid blessé ou tué. Par conséquent nous pouvons supposer qu'il est prisonnier. L'avenir nous le dira.

Quant à moi, mon rég[imen]t vient de recevoir l'ordre de rejoindre les tranchées ce soir. 18 kilomètres à faire à pied, surveillance dans les tranchées de premières lignes jusqu'à demain matin, moment de l'attaque. Je crois que nous réussirons cette fois, mes hommes ont l'air décidé. Pour ma part, je compte prendre une bonne revanche sur les Boches, ils me doivent cela, ne serait-ce que pour venger Wilfrid. Je serais également heureux de réussir, là où sept attaques ont échouées. Ceux qui reviendront seront certes récompensés, d'autant plus que j'ai déjà une proposition pour une citation à l'ordre du jour, ce qui n'est cependant pas facile au rég[imen]t, où nous avons jusqu'ici toujours échoué dans nos attaques. Si je suis blessé, j'irai très probablement à Rennes, les docteurs me l'ont promis. Je souhaite cependant ne pas y aller malgré le grand plaisir que j'aurai d'aller vous embrasser tous les deux, mais après là-bas, il manquera des officiers, on n'en aura donc besoin. Je préfère rester faire mon devoir jusqu'à la fin, malgré que je me trouve un peu fatigué. Mes onze mois de guerre, mon changement d'arme m'a surtout fatigué au début, à cause de la marche. Malgré cela, je ne regrette rien, car je suis fier aujourd'hui d'être fantassin : ceux-là seuls font la bonne besogne et font et décideront de la guerre. Les affaires vont très bien en ce moment. S[ain]t-Waast a été pris il y a quelques jours, Souchez cette nuit ; après-demain nous ferons des prouesses et dans trois mois, j'irai me reposer près de vous deux, heureux d'avoir fait mon devoir.

Console papa. Dis-lui que je crois Wilfrid prisonnier et que nous aurons bientôt de ses nouvelles. J'espère qu'il est bien. A mon Di chéri, tu feras mille caresses. J'ai reçu sa photo avec Marie, elle m'a fait bien plaisir, mais je te l'avais demandé seul pour l'avoir en plus grand. Inutile si ce n'est déjà fait de le faire photographier. Je t'écrirai après l'attaque. Je t'embrasse bien bien fort ainsi que mon fils chéri. Embrasse ton papa amitiés à tous.

Ton Jo.

Carte du 14 juin 1915 (2)

Le 14 juin 1915

Mille tendresses à vous deux.

Amitiés à toute la famille.

Joseph Alesté